4361

Palat VIII 9

CLÉMENCE
DE
LAUTREC.

I.

On trouve, chez le même Libraire; les ouvrages suivans, du même Auteur :

Primerose, 1 vol. in-18, pap. fin, ornée de 6 jolies gravures, 3 fr.
—Pap. vélin, premières épreuves, 6
—Pap. grand-raisin vélin, fig. avant la lettre, 12

Zelomir, 1 vol. in-18, orné de 6 jolies gravures, 3 fr.
—Pap. vélin, premières épreuves, 6
—Pap. grand-raisin vélin, fig. avant la lettre, 12

568727

CLÉMENCE DE LAUTREC.

PAR L'AUTEUR DE PRIMEROSE.

L'Histoire, disait Fontenelle, n'est qu'une fable convenue.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

Biblioteca Nazionale Palatina Napoli

CLÉMENCE DE LAUTREC.

O FANATISME ! quelle que soit la cause qui t'inspire, tu dénatures les plus doux sentimens, tu empoisonnes jusqu'aux vertus..... et, justifiant nos féroces passions, tu nous autorises à nous livrer à des fureurs dont, sans toi, nous n'aurions pas même pu supporter l'idée. Heureux le petit nombre de mortels qui ont pu vivre dans des temps et dans des lieux où ta rage ne s'est point allumée ! Heureux ceux qui n'ont pu

te connaître que par l'Histoire ! ils ont frémi de tes effets, mais au moins ils n'en ont point été les victimes, et leur sort a été digne d'envie.

Passion cruelle et sanguinaire, ou plutôt excès de toutes les passions, le fanatisme s'unit à elles pour les justifier, et les embraser davantage. Chez des peuples nouveaux, à peine encore civilisés, l'immortel Cook l'a trouvé rangeant autour d'un moraï les crânes desséchés de cinquante victimes humaines; chaque page de l'histoire des hommes est souillée par ses fureurs; et depuis le fanatisme religieux jusqu'au fanatisme politique,

et même philosophique, ce n'est qu'un enchaînement continuel de meurtres, d'incendies, de crimes qui révoltent la nature, et que le siècle suivant, tout prêt à recommencer, ne peut cependant se défendre de taxer d'imposture.

Effrayé de ce cercle d'atrocités, je relisais l'histoire de mon pays, et je cherchais si, pour l'honneur de l'espèce humaine, je pourrais trouver un siècle, un demi-siècle seulement, qui en fût exempt.

C'était en vain que je faisais cette recherche; et, désolé de n'avoir travaillé qu'à me convaincre que cette effroyable maladie de l'esprit humain était incurable, et ne pa-

raissait s'assoupir quelquefois que pour se manifester bientôt par des excès plus violens, j'allais renoncer à ma pénible étude, lorsque j'ai trouvé, dans un manuscrit du treizième siècle, le récit touchant et curieux d'une suite d'événemens bizarres et presque romanesques, mais pleins d'intérêt, et dont l'oubli doit être vivement reproché à tous nos historiens. Cette rencontre inattendue est venue me distraire, et réveiller en moi des sensations douces, que j'étais loin d'espérer dans un pareil travail. C'est au commencement du treizième siècle, au milieu des horreurs de la croisade contre les Albigeois, que ces

faits ont eu lieu. Je les ai extraits avec soin de cette chronique, sans doute échappée aux recherches de nos érudits; et je n'ai fait souvent que traduire mot à mot le vieux langage de mon précieux manuscrit. Je suis certain, mes amis, que vous me saurez quelque gré de mon travail, si ces récits antiques et vrais vous intéressent autant qu'ils m'ont intéressé moi-même :.... et si vous traitiez ce récit de roman, si vous trouviez qu'il s'écarte quelquefois de l'histoire, je vous renverrais à ma vieille chronique, dont l'auteur inconnu n'avait certainement ni l'intérêt ni le desir d'en imposer.

Vers le douzième siècle, les abus

de la cour de Rome, les richesses excessives du clergé, le scandale de ses mœurs, fatiguaient depuis long-temps les peuples, qui, délivrés par nos rois de l'état de servage, et affranchis en partie par les croisades de la tyrannie des seigneurs, commençaient à s'instruire, à penser et à juger.

Un riche marchand de Lyon, Pierre Valdo, enflammé du zèle de l'évangile, qu'il prétendait devoir être la seule loi des chrétiens, et voulant ramener le culte à sa simplicité primitive, profita de la disposition générale des esprits; et prêchant l'égalité des biens entre les frères en Jésus-Christ, donnant

le premier l'exemple de cette égalité par la distribution de toutes ses richesses, se fit de nombreux sectateurs.

Tout réformateur peut être sûr du succès, en fondant sa doctrine sur cette base. Les prosélytes de Valdo furent innombrables. Il attaquait les objets de la haine et de l'envie populaire; il prêchait des dogmes simples, rejetait d'inintelligibles mystères; toutes les chances étaient pour lui, même celle de la persécution, que le clergé fut prompt à lui faire éprouver. Chassé de Lyon, et refugié dans les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, ses disciples, sous le nom de

Vaudois, s'étendirent avec la rapidité la plus effrayante pour la cour de Rome, et bientôt tout le midi de la France embrassa la réforme de Valdo. Le comté de Toulouse et le vicomté d'Albi se distinguèrent surtout par leur zèle pour cette innovation, et les nouveaux sectaires en prirent le nom d'Albigeois. Valdo laissa après lui de nombreux apôtres; et pendant toute la durée du douzième siècle, l'hérésie eut le temps de jeter de profondes racines, et de devenir l'unique croyance de la presqu'universalité du midi de la France. Au commencement du treizième siècle, elle avait acquis des forces immenses, et de nouvelles

circonstances allaient encore les augmenter. A cette époque, Raymond VI était comte de Toulouse, et Raymond Roger, son ami et son allié, était vicomte d'Albi. Ces deux princes, aimés de leurs sujets, avaient, comme eux, embrassé les opinions nouvelles; et leur protection les rendant plus dangereuses encore pour le clergé romain, ces opinions allaient se répandre sur toute la France, et enlever ce beau domaine au souverain de Rome et à ses fidèles suppôts.

Les papes effrayés envoyèrent d'abord des missionnaires au secours du clergé menacé; et dans le nombre on vit paraître ce fougueux

saint Dominique, à qui la moitié du globe doit les horreurs de l'inquisition.... Les missionnaires intolérans ne firent qu'aigrir les passions. Obligés de fuir, ils osèrent proposer à leur maître des mesures violentes, bien dignes d'être conseillées par Dominique, et adoptées par les *pacifiques* successeurs de saint Pierre.

L'exemple des croisades prêchées avec tant de succès aux Européens contre les Asiatiques, parut aux papes, prompts à usurper, l'établissement du droit de lever des armées contre leurs propres ennemis. Les papes osèrent donc faire prêcher à des Français une croisade contre des Français; et des Français

furent assez aveugles pour se croiser contre leurs frères. De toutes parts, à la voix de Dominique et de ses missionnaires, des milliers de chevaliers et de soldats se rassemblent à Lyon. Au refus de Philippe-Auguste, Simon de Montfort se met à leur tête. Vers le printemps de l'an 1209, Innocent III investit ce chef ambitieux de tous les domaines qu'il usurpera; et déjà le sang coule de toutes parts dans les beaux pays qu'arrose le Tarn.

Raymond Roger, obligé de fuir devant *l'armée de l'église*, c'est le nom que se donnaient les croisés, laissa ses malheureux sujets en proie à toutes les horreurs d'une guerre

civile religieuse. Beziers, pris d'assaut, vit massacrer tous ses habitans; Carcassonne fut livrée au pillage; les flammes dévorèrent Lavaur; rien ne fut respecté, ni le sexe, ni l'âge, ni même les opinions les plus orthodoxes; et quand les soldats, moins barbares que les moines qui les conduisaient, voulaient, avant de frapper, distinguer le Catholique de l'Albigeois proscrit, le moine en fureur s'écriait : *Tuez! tuez! tuez-les tous! Dieu connaîtra bien ceux qui sont à lui* (1).

---

(1) Ces paroles ont été textuellement conservées par l'Histoire.

Mais ce fut sur-tout à Albi que le fanatisme exerça sa rage avec ce raffinement de cruauté plus effroyable encore que la furie du soldat vainqueur. Simon de Montfort, ayant le projet de se réserver cette ville pour le lieu de sa résidence au milieu de ses nouveaux domaines, n'avait pas permis qu'on la livrât aux flammes. Il y était entré sans résistance, et y avait établi l'atroce inquisition. Chaque jour, des supplices nouveaux y torturaient des martyrs. Les uns suspendus à de longues bascules au-dessus de bûchers enflammés, y périssaient lentement par des chutes successives; les autres, après un jugement déri-

soire, allaient finir leurs jours dans d'affreuses tortures, dont le récit révolterait l'humanité, et que le fanatisme seul pouvait inventer et faire supporter aux bourreaux eux-mêmes. Les biens des victimes se partageaient entre les dénonciateurs et le sénéchal du comte. Aussi tout n'était dans Albi que dénonciateurs et victimes ; et déjà les prisons vidées vingt fois, s'étaient encore remplies de nouveaux proscrits.

Ce sénéchal du comte, son trésorier, son ami, son lieutenant, chargé par lui d'une partie des prétendus jugemens, auxquels l'activité de Dominique et de ses inqui-

siteurs ne pouvait suffire, était le scélérat le plus atroce que l'enfer eût pu produire. Jadis esclave chez les Maures, rénégat pour recouvrer sa liberté, puis chef d'une bande de voleurs, puis sénéchal du commandant de l'armée de l'église, il avait commis tous les crimes, et n'en était que plus altéré d'en commettre de nouveaux. Son insatiable cupidité lui présentait une jouissance dans chaque confiscation, et son trésor particulier s'enrichissait encore plus que celui de son avide maître.

Deux victimes avaient cependant échappé quelque temps à sa fureur. C'était le vénérable sire de Lau-

trec, et sa digne épouse Béatrix de Trincavel. Ce couple vertueux, attiré depuis long-temps à Albi par l'amitié de Raymond Roger, avait fait un si digne emploi de ses richesses et de la protection du souverain, qu'il ne s'était pas encore présenté de dénonciateurs contre eux. Les ingrats qu'ils avaient faits éprouvaient une espèce de honte à les accuser ; et ils remettaient toujours presque involontairement cette dénonciation pour la dernière. L'ascendant des vertus du sire de Lautrec et de Béatrix, avait au moins retardé leur perte. L'infâme sénéchal apprit enfin que ce couple vertueux respirait encore, et le soir

même il les fit traîner dans un cachot. L'attachement de ce vieillard et de son épouse pour les opinions de leur ami Roger ne permettait pas de douter que leur supplice ne suivît de près leur emprisonnement; et le sénéchal se félicitait d'avoir encore cette proie à dévorer.

Lautrec avait une fille, seul fruit de la plus heureuse union, être charmant, formé par toutes les vertus, embelli de toutes les graces, et que la nature et ses parens avaient fait la plus parfaite des femmes. Sortant à peine de la courte enfance des climats du midi, prête à compter quinze printemps, déjà depuis longtemps sa beauté était célèbre, et

plus encore son mérite et son courage.

Les Albigeois la desiraient pour leur souveraine ; elle avait toutes les vertus de son père, et peut-être sans la funeste croisade, Raymond Roger, en recherchant sa main, eût-il réalisé les vœux de ses sujets. Mais, au milieu des horreurs de la guerre civile, l'amour avait fui loin d'Albi, et le cœur de Clémence de Lautrec n'avait encore connu d'autres sentimens que l'amour filial, et les craintes que cet amour lui avait inspirées pour ses parens chéris.

Dans la nuit qui suivit l'événement affreux qu'elle avait craint si

long-temps, la malheureuse Clémence s'occupa des moyens de sauver son respectable père et sa digne mère aux dépens de sa propre vie. Tous les projets, toutes les idées du désespoir s'emparèrent de son ame, et ce fut au milieu d'un cercle inutile d'expédiens impossibles qu'elle passa la moitié de la nuit.

Qui ne sait de nos jours, par une triste expérience, quel est le supplice du désespoir luttant contre des espérances romanesques, et quel combat affreux un pareil état excite entre l'imagination et la raison ?

Clémence eut d'abord l'idée de s'adresser à l'épouse de Simon de Montfort, Alix de Montmorency,

qui ne partageait pas, disait-on, les fureurs de son époux. Alix était mère ; Amaury, son fils, âgé de dix-huit ans, était bon comme la jeunesse ; et le sang des Montmorency, qui coulait dans ses veines, adoucissait l'âpreté de celui des Montfort. Quoique Clémence, toujours cachée près de ses parens, ne les eût jamais vus, elle voulait aller embrasser leurs genoux ; mais ce projet ne pouvait réussir. Alix, Amaury étaient sans pouvoir pour lutter contre l'avidité du sénéchal, et Clémence jugea bien que les richesses de ses parens seraient l'arrêt de leur mort.

Le sacrifice de sa propre vie n'eût

pu les sauver ; la vertueuse Clémence osa concevoir l'idée de sacrifier à ses parens plus que sa vie ; et calculant, avec la maturité d'un âge plus avancé, que l'avare sénéchal regretterait, en frappant Lautrec, d'être obligé de partager ses dépouilles avec son maître et les bourreaux, elle pensa qu'en portant à ce monstre cette fortune entière avec sa personne, elle intéresserait le sénéchal lui-même à empêcher la confiscation, et par conséquent le supplice. Elle ne compta pour rien l'horreur de son sacrifice ; et se traînant au lever du monstre : « Sénéchal, lui dit-elle, je suis la fille unique de Lautrec et

de Béatrix ; je t'offre ma main et leur fortune ; donne-moi en échange la vie et la liberté de mes parens ». Le monstre la fixe étonné, et après quelques instans de réflexion.... flétrissant sa bouche pudique d'un insolent baiser : « Eh bien ! soit, lui dit-il, sois ma femme aujourd'hui, et je te les rends ce soir ; mais tu ne les verras que lorsque l'acte qui me transmettra tes droits sera signé et approuvé par Simon. Je me charge d'obtenir son aveu. Retourne chez toi ; apporte pour ta dot tout l'or de ton père, et ce soir ils fuiront vers les montagnes ; ce sera leur affaire de s'y cacher si bien qu'on ne les retrouve jamais ».

Clémence, emportée par son héroïque enthousiasme, vole à la maison paternelle, se charge des trésors qu'elle renfermait, revient consommer son affreux sacrifice, et ne voit que le salut de ses parens. Son épouvantable hymen s'achève. Simon de Montfort a, de son autorité et de son sceau, confirmé la donation et le mariage. Son pouvoir arbitraire est au-dessus de toutes les loix et de toutes les formes. Clémence, au sortir de l'autel, vole au cachot de ses parens, et se jetant dans leurs bras.... « Vous êtes libres, leur dit-elle; fuyez, suivez ce guide que je vous amène; fuyez, ne reparaissez jamais dans ces effroyables

lieux!...Votre malheureuse fille...». Ici ses sanglots l'interrompirent ; elle se jeta sur le sein de sa mère, et son imagination, effrayée pour la première fois du sort qui l'attendait, et plus encore de l'éternel adieu qu'elle vient de dire à ce qu'elle a de plus cher, trouble ses sens, l'égare, et l'infortunée reste sans connaissance sur le sein maternel. Les satellites du sénéchal l'enlèvent, la reportent dans le palais du comte. Bientôt Lautrec et Béatrix, tirés de leur cachot, et conduits garrottés dans les montagnes, y reçoivent, avec la liberté, l'ordre de s'y cacher à jamais, et de ne plus même chercher à s'informer

du sort de leur fille. On leur remet en même temps une faible bourse d'or, et une lettre de cette infortunée, dans laquelle elle les conjure de ne jamais l'oublier, mais aussi de ne jamais chercher à pénétrer le mystère de leur délivrance. Il y allait, disait-elle, de leur vie et de la sienne propre. Elle leur promet de vivre encore pour eux, de leur faire passer tous les secours qui lui seront permis, si elle peut obtenir de connaître le lieu de leur retraite; elle les supplie enfin de ne point s'inquiéter pour elle, puisqu'en parvenant à sauver leurs jours, elle a doublé ses forces et son courage.

Oh ! que la malheureuse Clémence était loin d'avoir conservé toute la fermeté qu'elle affectait dans cette lettre, dernier effort de son amour filial ! Elle avait caché à ses parens son affreux sacrifice, bien sûre qu'ils rejetteraient ce moyen de salut. Elle voulait continuer à le leur cacher, pour éviter leur funeste désespoir. Elle avait le courage de vouloir vivre pour protéger encore leur existence ; et le sénéchal était devenu, grace à l'héroïque action de Clémence, aussi intéressé qu'elle à éloigner de Lautrec le supplice et la confiscation.

Mais quel retour affreux Clémence faisait sur elle-même ! Elle

était épouse, pouvait devenir mère, et le monstre auquel elle s'était sacrifiée ; était son époux et serait le père de ses enfans ! Témoin chaque jour des crimes les plus atroces, liée au sort, aux fureurs d'un homme épouvantable, du bourreau de sa patrie, chaque instant de sa vie était pour elle un supplice plus effroyable que le plus cruel de tous ceux que l'Histoire nous a transmis.

Son époux morne, silencieux près d'elle, arrivant dans l'obscurité de la nuit pour user de ses droits sur sa tremblante victime, la quittait long-temps avant le jour, ne reparaissait devant elle que la fureur, la menace à la bouche, et

chaque jour la maltraitait dans ses fréquentes ivresses..... O malheureuse Clémence !.... déjà tu sens dans ton sein le fruit détesté de ton exécrable hymen; déjà tu frémis de devenir mère....Cruelle destinée !... tu te révoltes à ce doux nom de mère! Tous les sentimens de la nature ont été empoisonnés pour toi, et tu vis cependant encore, parce que tes jours sont nécessaires à ton père....

Mais je suis fatigué de tant de scènes d'horreur et de désespoir. Hâtons-nous de sortir, avec Clémence, de cet enfer épouvantable. De nouveaux crimes du sénéchal allaient enfin la délivrer de ce monstre. Le sénéchal, ivre d'avarice et

d'orgueil, osa concevoir l'ambitieux projet de gouverner Albi en assassinant Simon de Montfort, et en achetant à prix d'or de la cour de Rome l'investiture des conquêtes de son maître. Les scélérats n'ont point d'amis, dit-on, ils n'ont que des complices ; et entre complices, la fidélité n'est garantie que par l'intérêt réciproque, et promptement détruite par un intérêt plus puissant. Simon surprit les correspondances de son sénéchal, et vengeant pour sa propre sûreté toutes les victimes que ce ministre avait sacrifiées, il le fit pendre à la porte du palais, et sous les yeux de Clémence. Les malheureux habitans d'Albi

conçurent un commencement d'espérance, et l'on jugea qu'au moins alors l'humanité d'Alix de Montmorency et de son fils Amaury pourraient essayer quelquefois avec succès d'adoucir la férocité de Montfort. Celui-ci confisqua à son profit les biens du sénéchal, et avec eux, tous ceux que lui avait apportés Clémence ; celle-ci, épouvantée du spectacle affreux qu'elle venait de voir, tremblante pour sa propre vie, et instruite par des avis secrets du danger qu'elle courait, n'eut que le temps de fuir la nuit même qui suivit le supplice du sénéchal. Simon, en effet, avait juré sa mort. Au nombre des crimes du sénéchal,

il comptait la vie de Lautrec et de Béatrix ; c'étaient deux victimes échappées à la religion, et redemandées hautement par l'inquisition, dont la faveur du sénéchal avait suspendu les coups. Il la satisferait en lui livrant au moins Clémence, et en éteignant en elle le sang des Lautrec. La confiscation qui suivrait son supplice devait en outre assurer davantage l'envahissement de son immense fortune. L'intérêt de Simon se réunissait donc à la fureur des inquisiteurs, et Clémence était une victime dévouée. La persuasion où l'on était qu'elle ne pouvait échapper, fut la seule cause de son salut ; et sa fuite

ne précéda que d'une heure l'arrivée des satellites de Dominique. Seule, à pied, et n'ayant pu emporter que ses vêtemens, elle suivit en tremblant et dans l'obscurité, les bords escarpés et couverts d'arbres de la rivière du Tarn, et se hâta, autant que ses forces le lui permirent, d'échapper à ses tyrans, et de s'écarter du théâtre exécrable des maux qu'elle venait de souffrir.

Mais quel état que celui de cette infortunée, fuyant la fureur de Simon, tremblant à chaque instant d'être rencontrée par quelques-uns des satellites ou des dénonciateurs à gages du tyran, craignant que ses vêtemens n'éveillassent la curiosité

dans tous les lieux où elle passerait, voyant déjà le jour prêt à paraître, et commençant à entendre les voix des paysans qui se répandaient dans les campagnes !

Clémence fut tentée de se précipiter dans le Tarn, et d'achever cette nuit même le cours d'une vie si affreuse pour elle; mais le souvenir de ses parens vint l'arrêter. Ils existaient encore, elle pouvait les retrouver peut-être, les servir dans leur misère, soulager leur vieillesse. Elle ne se crut point, tant qu'ils vivraient, tant que cet espoir lui resterait, maîtresse de sa destinée; et quelque affreux que fussent ses souvenirs, quelque cruelle

que fût sa situation présente, elle voulut vivre et se conserver pour eux; pour eux seuls, car, je dois l'avouer, l'enfant qu'elle portait dans son sein ne lui inspirait que de l'horreur..... Le souvenir de son hymen, l'indignation qui soulevait toute son ame à la seule pensée du père de cet enfant, le lui rendait à tel point odieux, que le sentiment de sa maternité était son plus affreux supplice. Chacun des mouvemens de cet être infortuné lui retraçant tout l'enchaînement de ses malheurs, révoltait l'ame exaltée de la malheureuse Clémence; et un sentiment de rage contre ce malheureux fruit du crime, la portait à

terminer à-la-fois et les maux de la mère, et l'existence de l'enfant. Elle ne vécut donc que pour ses parens; et sans savoir où porter ses pas pour les retrouver, et échapper en même temps à Simon, elle prit à la pointe du jour le parti de s'enfoncer dans un groupe épais d'arbres et de buissons, et d'y attendre la nuit pour recommencer sa pénible marche.

Ce fut là que, dans le tourment du repos, son corps épuisé cédant à la fatigue, renversée sur l'herbe épaisse et sur des feuilles amoncelées, elle put repasser douloureusement sur tout ce qu'elle avait souffert depuis l'emprisonnement de ses

vertueux parens; ce fut là, pour la première fois, qu'elle put réfléchir sur elle-même. Eh ! qui ne sait que c'est dans de pareils momens que nos maux se font sentir le plus vivement ? Jusqu'alors sa vie n'avait été qu'un combat continuel de tous les jours et de toutes les heures. Là, seule avec l'objet d'horreur qu'elle portait dans son sein, seule avec ses souvenirs, elle repassa son siècle de malheurs; et frémissant d'indignation ou d'effroi à chacune de ses pensées, ce moment fut peut-être pour elle un des plus affreux de sa vie.

Cependant, au milieu de tant de maux, une idée consolante restait,

et diminuait l'horreur de toutes les autres ; c'était celle d'avoir fait son devoir et sauvé ses parens. Sa conscience était le baume consolateur qui adoucissait ses blessures ; et quand, à la suite de toutes ses noires pensées, elle trouvait cette image, son ame se calmait, et éprouvait presque des instans de jouissance. Oh ! que la vertu et la bonne conscience peuvent adoucir de maux ! Mettez le remords pour arrière-pensée de tant de malheurs, et vous ne pourrez trouver auprès que le désespoir ; voyez Clémence, et vous verrez une espèce de consolation à côté de tout ce qu'elle a souffert.

Elle était depuis le matin dans cet

état, et cachée dans ses buissons, lorsqu'une heure avant le coucher du soleil elle entendit quelqu'un marcher vers elle. Elle se crut perdue, et baissant sa tête sous des branches qui pendaient jusqu'à terre, suspendant sa respiration, elle attendait en frémissant que le bruit qu'elle entendait s'éloignât d'elle. Ce bruit s'approchait de plus en plus. Enfin, cessant tout-à-coup, une voix inconnue, mais douce, prononça ce peu de mots : « S'il est ici une infortunée, qu'elle se cache bien ; et qu'à la nuit elle reparte, et s'efforce, en ne marchant jamais de jour, à gagner le milieu de la montagne Noire. On laisse ici tout ce

qu'il faut pour son instruction et sa sûreté, si toutefois son salut est possible ». Aussi-tôt le bruit d'une marche assez rapide frappa les oreilles de Clémence, et ce bruit s'éloignant par degrés, la convainquit que ce n'était point un ennemi qui l'avait découverte, et qu'elle restait seule dans sa retraite.

Cependant son effroi et sa prudence ne lui permirent pas d'aller si-tôt vers le lieu d'où la voix était partie. Elle craignait une trahison, une surprise; et quelque peu d'apparence qu'il y eût qu'un ennemi fût venu si près d'elle sans la saisir, elle n'osa d'abord se livrer à la confiance. Peu à peu pourtant, après mille

essais répétés, vingt fois interrompus et repris, elle se traîna jusqu'au lieu d'où la voix avait semblé venir. Elle s'y vit seule, et se rassurant par cette solitude, elle osa examiner le trésor qu'on y avait déposé. Le premier objet qui la frappa, fut une corbeille remplie de vivres, vers laquelle la nature l'entraîna d'abord. Depuis la veille, quelques fruits avaient été sa seule nourriture, et le besoin est plus fort que toutes nos douleurs. Ensuite, profitant du reste du crépuscule pour examiner les bienfaits de l'inconnu, un vêtement complet, à la mode des femmes des Pyrénées, lui parut un don du ciel protecteur. Elle comprit qu'ainsi

déguisée, et passant par-tout pour étrangère, sa route serait plus sûre; et se prosternant auprès de ces bienfaits, elle adressa au Dieu de bonté et à son inconnu les plus touchantes expressions de sa reconnaissance.

Elle fut prompte à se dépouiller des vêtemens odieux de l'épouse du sénéchal, et à se couvrir de son nouvel accoutrement; puis cherchant dans les poches de cet habit, elle trouva d'un côté une bourse d'or, et de l'autre des tablettes, sur lesquelles elle put encore lire la route qu'elle devait suivre, et les lieux par lesquels elle devait passer. On lui indiquait même le point de la forêt de la montagne Noire où il

fallait qu'elle s'arrêtât. Trois pins élevés, placés en triangle; et sur chacun desquels une croix était gravée vers l'orient, devaient lui rendre ce point reconnoissable; et les précieuses tablettes ne lui laissaient pas la possibilité d'une erreur.

Après tant de soins et de bienfaits, il n'était plus possible de conserver de la méfiance. Aussi Clémence, goûtant pour la première fois, depuis bien long-temps, le bonheur d'avoir rencontré un mortel bienfaisant, se décida sans balancer à suivre la route tracée; et, remise un peu de sa fatigue, elle résolut de profiter de la nuit pour

s'avancer autant qu'elle le pourrait vers la montagne indiquée. Cet événement lui avait rendu sa force et son courage. On ne saurait croire combien, dans nos maux les plus affreux, une marque d'intérêt, le bienfait d'un cœur sensible, peut soulager notre ame. Cet exemple de vertu nous encourage; le fardeau de nos peines est allégé, parce qu'il nous paraît partagé, et que nous ne nous croyons plus forcés à le porter seuls; et si alors nos maux ne sont pas diminués, au moins nous avons mille fois plus de force pour les soutenir.

Avant de quitter sa retraite, et pour mieux dérober sa fuite aux

émissaires de Simon, Clémence déposa sur la rive du Tarn les vêtemens qu'elle avait quittés, afin de faire croire à ceux qui pourraient la poursuivre, qu'elle s'y était précipitée, et avait ainsi terminé ses tristes jours. Alors, plus tranquille, et chargée d'une petite partie des vivres contenus dans la corbeille, qu'elle cacha dans les buissons, elle marcha plusieurs heures dans la nuit, en suivant les sentiers qui bordaient le Tarn, et s'arrêta à la pointe du jour dans un bosquet épais et écarté ; puis les nuits suivantes, grace à son déguisement, traversant, sans être reconnue, les rivières du Tarn et de l'Agoût, qui

coupaient sa route, se procurant dans des cabanes isolées le peu de vivres qui lui étaient nécessaires, ne marchant d'ailleurs qu'après le coucher du soleil et jusqu'à son lever, elle arriva, sans avoir fait de rencontres fâcheuses, aux pieds des premières hauteurs de la montagne Noire. Ses secourables tablettes lui indiquaient pour retraite cette partie de la montagne devenue si célèbre depuis par l'immense réservoir que Pierre-Paul Riquet y fit construire pour alimenter le canal étonnant qu'il conçut et fit exécuter pour la jonction des deux mers. C'était au-dessus de Saint-Fériol que devaient se trouver les trois pins

remarquables ; et Clémence, arrêtée pendant le jour au pied de la montagne, se promettait bien d'arriver la nuit suivante au terme de sa course. Les forêts qui couvraient alors la plus grande partie de la France, avaient rendu sa marche plus sûre. La saison lui avait été favorable ; l'été brûlant du midi lui rendait le repos nécessaire pendant le jour. La malheureuse avait besoin de cette réunion de circonstances pour soutenir un voyage aussi pénible. Son funeste hymen avait été célébré au printemps précédent ; l'automne allait commencer, et déjà depuis cinq mois elle était bourrelée du tourment de sa maternité.

Enfin la nuit qui allait terminer son voyage s'approchait. Déjà le soleil ne paraissait plus sur l'horizon. Clémence, rassemblant toutes ses forces, sachant bien les instructions contenues dans ses tablettes, s'achemine, et gravit lentement la montagne. Obligée de s'arrêter plusieurs fois, embarrassée entre quelques sentiers qui se présentaient à elle, elle s'assied, et attend que la lune, plus élevée sur l'horizon, puisse percer un peu le feuillage qui l'entoure. Tremblante de manquer sa route, cherchant sans cesse à travers les branches les trois pins isolés qu'elle doit rencontrer, gravissant à travers des rochers presque

impraticables, ce n'est que lentement et avec une pénible incertitude qu'elle avance. Enfin à la pointe du jour, épuisée de fatigue, elle était prête à remettre sa recherche à la nuit suivante, lorsque les trois arbres desirés s'offrent à sa vue. Elle y vole, et baisant les trois croix gravées sur leurs écorces, elle cherche des yeux la retraite qu'on lui a promise. La profonde solitude où elle se trouve, le silence absolu qui l'entoure, lui persuadent d'abord qu'elle est dans un lieu dont jamais les humains n'ont approché. Elle en bénit son guide inconnu, et cependant s'étonne de voir à ce point de la forêt une apparence de culture.

Une sorte de jardin, une source d'eau vive recueillie dans une espèce de bassin, des arbres à fruits nouvellement plantés, tout lui annonce qu'elle ne va pas vivre seule. Mais qu'avait-elle à craindre des compagnons d'infortune que son généreux inconnu pouvait lui donner? Son ame était toute à la confiance, et le besoin de repos était le seul qui se fît sentir..... Derrière quelques buissons elle apperçut l'ouverture d'une caverne que la nature avait creusée dans le roc, et dont une porte mal jointe, mais fermée, lui défendait l'entrée. Auprès de cette porte, un petit tertre de gazon bordé de quelques fleurs, et om-

bragé par de jeunes arbres taillés en voûte, l'invitait à un repos que sa pénible marche et ses veilles précédentes lui rendaient nécessaire. Clémence, arrivée au terme indiqué par les tablettes, ne doutait plus de sa sûreté. Elle s'assied sur ce tertre attrayant, et après avoir risqué d'appeler plusieurs fois les hôtes de cette retraite, après avoir long-temps résisté au sommeil, la nature l'emporta, et la pauvre Clémence, renversée sur le gazon, goûta pour la première fois, depuis sa funeste séparation d'avec ses parens, le bonheur d'un sommeil calme et réparateur.

Déjà le soleil s'était élevé sur l'ho-

rizon, et y avait fait près du quart de sa course, lorsque Clémence commença à sortir de ce doux repos. A ses premiers mouvemens, deux baisers donnés à la-fois sur ses joues colorées, rappelèrent ses sens; et Clémence, étendant ses deux bras, sentit près d'elle deux êtres qui l'enlaçaient dans les leurs. Ses yeux, promptement ouverts, ont peine à croire ce qu'ils voyent. Son père et sa mère la serrent contre leur cœur, la couvrent de baisers et de larmes; Clémence ne peut suffire à tout ce qu'elle éprouve. Tous les trois pleurent, et se taisent. Les deux vieillards, revenus de leurs travaux du matin, arrivés depuis quelque temps

près d'elle, à genoux à ses côtés, et respectant son sommeil, avaient attendu ses premiers mouvemens pour se livrer à leur tendresse. Clémence ne sait si elle veille ; et levant avec enthousiasme ses tablettes vers le ciel : « Tu ne m'as pas trompé, généreux inconnu, dit-elle, tu m'as rendu plus que la vie.... O mon père ! ô ma mère ! je vous revois donc enfin »!..... Quelques mots entrecoupés des vieillards, de longs momens de silence, de plus longs embrassemens, furent tout ce dont ils furent capables pendant long-temps. Enfin, Lautrec se plaçant d'un côté de sa fille, et Béatrix de l'autre côté, chacun un bras

autour du corps de Clémence, et de l'autre main serrant chacune des siennes, ils purent commencer à se raconter mutuellement tout ce qu'ils avaient souffert..... Lautrec et Béatrix commencèrent ces funestes récits. Clémence l'exigea; et ce ne fut qu'après s'être bien enivrée du plaisir de voir ses parens et de les entendre, qu'elle put leur raconter tout ce que son amour pour eux lui avait coûté de maux et d'opprobre. Sa délicatesse lui en fit cacher une partie, et elle leur eût tout caché, si sa grossesse ne l'eût forcée à l'aveu de son hymen.

Qu'on se peigne, s'il est possible, l'indignation de Lautrec et le

désespoir de Béatrix à ces affreux récits. C'était Clémence qui les consolait, et à chaque circonstance épouvantable, Clémence, les embrassant, s'écriait : « Vous vivez, mon père ! vous vivez, ma mère ! que m'importe à présent tout ce que j'ai souffert » ?

Les deux vieillards, l'admirant, la bénissant, stupéfaits de tant de courage et de piété filiale, ne lui parlaient plus, pour ainsi dire, qu'avec respect ; et Clémence, croyant n'avoir rempli qu'un devoir, s'étonnait de leur inspirer ce sentiment, et le leur reprochait.

Les vieillards la conduisirent à leur caverne. Clémence y vit tous

les signes de l'indigence..... et comment deux vieillards, épuisés par l'âge et le malheur, auraient-ils pu échapper à la misère ? Clémence se félicita d'être arrivée près d'eux assez tôt pour arrêter les effets cruels de ce dénuement presque absolu ; bénissant encore son inconnu, dont l'or allait adoucir le sort de ses parens, elle se hâta de leur remettre la bourse qu'elle avait trouvée dans son vêtement de paysanne ; et Lautrec, après quelques voyages faits avec prudence à la ville voisine, ramena un peu d'aisance dans la caverne, où devaient vivre ignorés une si bonne fille et de si bons parens.

Cependant, au milieu des soins que Clémence s'empressait de leur rendre, le temps, que le bonheur ou le malheur n'arrête jamais, s'écoulait rapidement. L'automne s'avançait ; et la pauvre Clémence, pensant douloureusement aux suites de son funeste hymen, voyait approcher l'instant qui allait donner la naissance à cet enfant d'abord si détesté.

Une grande révolution s'était opérée à cet égard dans l'ame de Clémence. Le bonheur avait changé ses idées ; et la nature, qui ne perd jamais ses droits, avait ramené Clémence aux sentimens de mère.

Clémence, dans les bras de ses

parens, avait senti se calmer sa tête, si justement exaltée. Elle jouissait du fruit de son héroïque sacrifice ; et l'enfant qu'elle portait cessait d'être à ses yeux l'enfant du sénéchal, pour ne plus lui paraître que le gage du salut de Lautrec et de sa mère. Cette révolution s'était faite peu à peu et par degrés, dans son ame douce et tendre. Une si bonne fille pouvait-elle être une mauvaise mère. Elle avait ouvert son ame toute entière à ses parens ; et ceux-ci avaient béni d'avance cet enfant, innocent des crimes d'un père qui n'existait plus, cet enfant dans les veines duquel coulait aussi le sang de Clémence, cet enfant dont leur

fille n'était devenue mère que pour leur sauver la vie. Les doux conseils de la religion, et plus que tout cela, les ordres de la nature, avaient plaidé la cause de cet infortuné. Clémence, qui voyait son sein se gonfler de la nourriture qu'elle lui devait, sentait qu'elle n'était point en droit de l'en priver. Etonnée d'abord de penser à lui sans colère, elle finit par l'aimer, par desirer sa naissance, et par éprouver que l'amour maternel l'emporte sur tous les sentimens, quelque justes qu'ils paraissent, quelques racines profondes qu'ils aient jetées.

Béatrix, veillant sans cesse sur son adorée fille, l'empêchant, lui

défendant de se livrer aux travaux du ménage, dont Clémence voulait toujours se charger seule, préparait tout ce qui était nécessaire pour cet instant d'inquiétudes nouvelles, qui s'approchait de plus en plus. L'hermitage était garni, grace à l'or de l'inconnu, de tout ce qui pouvait adoucir ces pénibles instans. Deux vaches, quelques chèvres, quelques poules commensales de la caverne, des petites provisions de tout genre, rien n'avait échappé à l'attention vigilante de Béatrix et de Lautrec. Enfin le moment si longtemps redouté, et presque desiré depuis la réunion de la famille, arriva sans nouveaux malheurs. Clé-

mence, avec le secours de sa mère, mit au monde un fils qu'elle arrosa d'abord de ses larmes, puis couvrit de baisers, lorsqu'en fixant son père et sa mère, elle les vit vivans, et lui prodiguant leurs soins. Lautrec versa l'eau du baptême sur la tête de son petit-fils, et, lui donnant les noms d'Amable et de Sauveur, le replaça sur le sein de sa fille, en lui disant: « Aime-le, ma Clémence; son nom nous rappellera, à toi ses droits sur ton cœur généreux, à nous notre reconnaissance pour toi ». Clémence baisa la main vénérable de son père, et découvrant sa mamelle maternelle, la présenta à la bouche de son fils, dont elle

crut déjà recevoir une caresse.

Les tendres soins de sa maternité, les douces attentions de Béatrix et de Lautrec, remplirent les premiers temps qui suivirent la naissance d'Amable; et grace aux précautions prises d'avance, l'hiver rigoureux de la montagne ne nuisit point à ses intéressans habitans. Dans cette caverne ignorée et sauvage, l'innocence, la douce paix, et presque le bonheur, avaient fixé leur asyle. Lautrec et sa famille, oubliant leur ancien état, ne pensaient point à leurs privations, et jouissaient avec délices d'avoir échappé aux tyrans de leur patrie, et d'être réunis après de si cruelles épreuves.

Clémence, alaitant, caressant son fils, ce fils, cause du salut de ses parens, paraissait à Lautrec et à Béatrix un ange tutélaire envoyé par le ciel à leur secours, et son héroïque vertu leur semblait plus qu'humaine. Incapables de haine pour cet enfant innocent, ils l'avaient protégé d'abord pour ménager la sensibilité de Clémence, et rendre sa maternité moins affreuse. Aujourd'hui, l'habitude du nom de Sauveur donné à cet enfant, et la réflexion involontaire qui accompagnait ce nom chaque fois qu'il était prononcé, finit par le leur faire chérir. Une seule inquiétude préoccupait sans cesse la pauvre Clémence,

c'était que ce malheureux n'eût hérité des traits du sénéchal. A mesure que sa figure enfantine se développait, elle le fixait avec des regards curieux et inquiets; et le petit Amable ne lui montrait qu'un visage charmant, d'une douceur angélique, et fait pour intéresser et séduire toute autre même qu'une mère.

Il ne ressemblait point à Clémence, c'était un autre genre de beauté; mais sa figure riante et douce n'avait absolument rien du hideux sénéchal; et en vain l'imagination alarmée de Clémence y cherchait-elle quelque point de ressemblance, Amable avait au moins le mérite de

ne réveiller d'aucune manière les affreux souvenirs de sa mère. Clémence l'en aimait davantage ; et chaque fois que, les yeux pleins d'effroi, elle renouvelait son pénible examen, chaque fois un baiser récompensait l'enfant d'avoir une figure si jolie et si éloignée de ses craintes ; et, comme si le pauvre petit eût deviné qu'il avait besoin de pardon, jamais enfant de son âge n'avait été si doux, si caressant, ni si avancé. L'air des montagnes, vif et salubre, la vie réglée et légèrement laborieuse de Clémence, le lait maternel, tout avait contribué à fortifier Amable ; et dès l'automne suivant, Béatrix, qu'une trop longue nour-

riture inquiétait à cause de la grande jeunesse de sa fille, jugea qu'Amable pouvait se passer du lait de sa mère, et se livra avec elle aux soins que, dans ce moment, Amable exigeait. Bientôt Clémence, parfaitement rétablie, put partager ses soins entre son enfant et ses vénérables parens.

La culture des environs de la caverne s'était un peu étendue. Lautrec, de ses faibles mains, avait défriché quelques parties du bois. Il avait du courage, et le courage vaut la force. L'augmentation de sa famille, le desir de ménager l'or apporté par Clémence, et qui ne se renouvellerait pas, lui faisaient trouver du plaisir à des travaux si peu

faits pour lui. Toutes les semaines, portant à la ville voisine une petite charge de bois, pour être moins reconnu, il allait s'y pourvoir de tout ce qui pouvait manquer dans la caverne; et déjà trois saisons s'étaient écoulées, sans qu'aucune inquiétude, sans qu'aucun malheur fût venu troubler la tranquillité de leur retraite. L'hiver approchait, et Lautrec faisait son dernier voyage à la ville, lorsqu'au milieu du marché il fut épouvanté de reconnaître, à deux pas de lui, un des bourreaux d'Alby, un des sbires fanatiques qui étaient venus l'enlever pour le conduire dans les cachots. Son effroi lui fit commettre l'imprudence de re-

culer deux pas, et ce mouvement attira sur lui les yeux du sbire. Lautrec, faisant un effort sur lui-même, espérant que son vêtement de paysan l'empêcherait d'être reconnu, continua sa marche sans paraître effrayé, et sans oser regarder s'il était suivi. Arrivé à l'extrémité du marché, il s'arrêta, et se retournant avec précaution, il distingua de loin le sbire qui parlait à quelques personnes, mais qui ne paraissait pas s'occuper de lui. Il crut avoir échappé à ses yeux clairvoyans, et reprenant par des rues détournées le chemin de la montagne, il bénit mille fois le ciel de l'avoir sauvé, lui et sa famille, du malheur affreux

qu'il avait redouté. Cependant inquiet encore, il s'arrêta plusieurs fois dans sa route, pour voir s'il n'était pas suivi. Deux fois il crut entendre marcher derrière lui; mais n'appercevant personne, quoiqu'il fût revenu assez loin sur ses pas, il pensa que son imagination frappée avait seule causé le bruit qu'il avait cru entendre; et il arriva à sa caverne, persuadé qu'il n'avait point été reconnu. Sa prudence, sa tendresse pour Béatrix et Clémence lui firent penser qu'il ne devait pas leur découvrir cet événement, ni les craintes qu'il en conservait; et quelques jours s'étant passés sans que rien les confirmât, il revint lui-même à l'état

de tranquillité parfaite qu'il avait avant sa funeste rencontre.

Un matin que toute la famille était occupée dans la caverne, et que le soleil promettait encore un beau jour, Clémence, pour profiter de sa chaleur bienfaisante, avait placé, pour quelques instans, le berceau d'Amable à la porte de la caverne exposée à l'orient, et rentrée sans inquiétude près de ses parens, elle les aidait à quelqu'ouvrage intérieur, lorsque tout-à-coup la porte de la caverne se ferme avec force, et un grand bruit se fait entendre au dehors. Lautrec veut se précipiter à cette porte subitement fermée; une main puissante la retient, et fait

tourner deux fois les pênes de la serrure; puis une voix forte et animée prononce rapidement ce peu de mots : « Scélérats, vous ne violerez cet asyle qu'après m'avoir ôté la vie ». A l'instant ces paroles sont suivies d'un bruit affreux d'armes, de cris, d'imprécations; ce bruit s'éloigne, se rapproche; deux fois des coups furieux portés contre la porte de la caverne menacent de l'abattre; deux fois aussi-tôt les assaillans sont repoussés avec violence. Lautrec, assis près de la porte, immobile, la tête cachée dans ses mains que supportent ses genoux, présente l'image du désespoir. Clémence s'arrache les cheveux,

appelle à grands cris.... Amable!.... Amable!.... veut renverser les gonds de cette porte qui seule la sépare de ses ennemis, pour courir au secours de son enfant. Béatrix l'arrête, employe toutes ses forces pour la retenir, et près d'une heure se passe dans cette lutte affreuse, et dans cette scène d'horreur.

Enfin le bruit des armes s'éloigne; on ne l'entend plus que de temps à autre dans le lointain. Lautrec détache de ses genoux sa tête appesantie, et levant ses bras vers le ciel, il ne peut que prononcer ce peu de mots: « O mon Dieu!... prends pitié de ces femmes innocentes » ! Puis prêtant encore quelque temps l'oreille, et

n'entendant plus aucun bruit, le chant de quelques oiseaux voisins qui recommence à se faire entendre, et quesa prudence observe et remarque, l'assure que ses ennemis, comme ses défenseurs, sont bien loin de sa retraite. Alors se prosternant la face contre terre : « O Dieu! s'écrie-t-il, sois béni; ta bonté a pris encore une fois pitié de nous »! Puis s'avançant vers Clémence évanouie dans les bras de sa mère, et la rappelant à la vie : « Ma fille, lui dit-il, tes parens sont encore une fois sauvés ». Clémence le fixe et pleure; mais ce peu de mots, assez puissans pour calmer son désespoir, ne peuvent rien sur sa douleur, et ses larmes abon-

dantes coulent sur le sein de Béatrix.

Cependant Lautrec retourne à la porte; il écoute de nouveau. Le chant des oiseaux continue; mais Amable, ou n'existe plus, ou a été enlevé; car depuis si long-temps, ses cris eussent appelé sa mère. Clémence s'approche de la porte, et son œil maternel cherche à pénétrer à travers ses joints écartés jusqu'au berceau de son enfant. Elle fait d'inutiles efforts, et se jetant aux genoux de son père, elle le conjure de trouver un moyen de terminer son affreuse inquiétude. Lautrec hésite long-temps, craint de rompre la faible barrière qui peut-être le sé-

pare seule de ses plus cruels ennemis. Mais que ne peuvent les prières et les larmes de Clémence sur le cœur de Lautrec ! Il se décide à céder à son désespoir, et le silence qui règne depuis long-temps autour de lui le rassurant un peu, il unit ses forces à celles des deux femmes, et une branche d'arbre placée sous la faible porte en forme de levier, la détache de ses gonds, et la renverse.

Clémence vole au berceau d'Amable. Amable n'y est plus..... à sa place, un rouleau écrit en gros caractères porte en tête ces mots : « Sois tranquille sur le sort de ton » enfant, malheureuse Clémence ; » on te l'enlève pour te sauver et

» sauver tes parens ». A ces premiers mots, Clémence palpitant d'inquiétude, se hâte de dérouler le papier, et y lit les mots suivant : « Votre re-
» traite est découverte. Sauvés au-
» jourd'hui, ne doutez pas qu'on ne
» vienne vous attaquer de nouveau.
» Fuyez, fuyez à l'instant même, et
» hâtez-vous de sortir des états con-
» quis par votre persécuteur. Les
» frontières de l'Espagne, les vallées
» des Pyrénées sont le seul asyle qui
» puisse vous soustraire à ses re-
» cherches. Evitez les lieux habités,
» ne marchez que de nuit ; mais sur-
» tout ne vous chargez de rien d'i-
» nutile..... Sous la mousse de ce
» berceau, vous trouverez de l'or

» qui vous aidera à remplacer le peu
» que vous abandonnez. Ton enfant,
» Clémence, eût trahi ou retardé
» votre marche ; tes parens n'eus-
» sent pas voulu te quitter, et vous
» étiez tous perdus. Partez ce soir
» même, et quelle que soit la rigueur
» de la saison, ne vous arrêtez que
» le jour, au moins jusqu'à ce que
» vous soyez sortis des états de Si-
» mon de Montfort, et dirigez vos
» pas vers le val d'Andorre ».

L'écrit ne portait aucune empreinte qui pût faire connaître la main qui l'avait tracé, mais Clémence ne douta pas qu'elle ne dût encore son salut et ces avis au même inconnu qui l'avait déjà sauvée une

fois. Lautrec, levant les yeux vers le ciel, et s'adressant à Béatrix et à Clémence : « Remercions, s'écria-t-il, la bonté toute-puissante du ciel, et bénissons, ma Clémence, ce génie tutélaire qui nous a secourus, et à qui déjà tu dois deux fois la vie et le salut de tes parens. Ton fils est sans doute entre ses mains ; sois tranquille sur son sort, et hâtons-nous d'obéir aux ordres généreux de notre protecteur ». Clémence laissa tomber quelques larmes, et se cachant dans le sein de son père : « Oh ! s'écria-t-elle, que ce moment est cruel » ! Mais bientôt se relevant avec force et courage : « Allons, mon père, votre fille sera digne de

vous ; ce jour qui vous a sauvé une seconde fois ne verra plus couler mes larmes.... Partons.... et puisse le ciel juste et bienfaisant protéger mon père.... et mon enfant ».

Alors Clémence, Béatrix et Lautrec, se hâtant de rassembler le peu qu'ils pouvaient emporter, joignant à l'or déposé dans le berceau les restes de celui qu'avait apporté Clémence, se préparèrent à partir au coucher du soleil, qui ne se fit pas long-temps attendre, et tous les trois marchant par des sentiers que Lautrec connaissait, gravirent la montagne, et la tournèrent pour la redescendre du côté du midi. Lautrec marcha d'abord quelques pas devant

les deux femmes, et ce hasard fut heureux, puisqu'il leur évita une rencontre qui leur eût fait éprouver un nouveau sentiment d'horreur et d'effroi. Lautrec apperçut, à quelques pas de lui, un corps baigné dans le sang et percé de coups. Il cria à Béatrix d'arrêter un moment, et feignant de se tromper de chemin, il leur ordonna de prendre plus à droite, pendant ce temps, approchant du cadavre, et découvrant sa tête, il reconnut ce même sbire qu'il avait apperçu dans le marché de la ville voisine, qui sans doute l'avait suivi et dénoncé, et qui, dans le combat du matin, avait reçu le juste châtiment de ses crimes... Lautrec se hâta

de fuir ce spectacle terrible, et rejoignant sa femme et sa fille, il eut assez de force sur lui-même pour leur cacher ce qu'il venait de voir.

La saison était avancée, et le froid se faisait vivement sentir dans les montagnes; mais l'on sait que dans les plaines du midi l'automne se prolonge long-temps, et le temps se trouvant dans ce moment favorable, la famille proscrite put, sans souffrir beaucoup, s'avancer assez dans les cinq premières nuits pour ne plus craindre autant d'être poursuivie. On ne pouvait suivre leurs traces, qu'aucuns sentiers n'indiquaient plus; et après quelques repos nécessaires à l'âge des fugitifs, après des

marches aussi longues que leurs forces leur permettaient, ils arrivèrent enfin dans le comté de Foix, et là, se prosternant aux pieds d'une croix qui lui servait de limites, ils remercièrent le ciel de les avoir conduits hors de la puissance de Simon, et dans des lieux où au moins ils pourraient vivre tranquilles et ignorés; puis suivant les bords de l'Ariège, avec le projet de remonter cette rivière jusqu'à sa source, ils commencèrent à ne plus voyager que de jour, et à reposer la nuit dans les cabanes des bons et généreux habitans de cette longue vallée.

Ce pays n'eût pas été cependant sans dangers pour eux s'ils y eussent

été connus. La ville qui porte aujourd'hui le nom de Mirepoix, et non loin de laquelle ils étaient obligés de passer, avait été une des places d'armes des Albigeois, et était devenue la proie d'un des amis de Simon de Montfort, Guy de Lévis. Ce Guy, seigneur de la terre de Lévis, située près Montfort-l'Amaury dans le Mirepoix, s'était croisé avec son suzerain Simon de Montfort, et élevé au grade de maréchal de l'armée de l'église, la baronie de Mirepoix était devenue sa récompense sous le nom de terre du Maréchal. Guy prit le nom de Maréchal de la Foi, et ses descendans l'ont conservé jusques dans ce siè-

cle. Ainsi la persécution avait aussi ravagé ce pays ; mais Lautrec et sa famille y étant entièrement inconnus, le traversèrent sans danger, et arrivèrent tranquillement aux sources de l'Ariège ; puis détournant vers le couchant, ils entrèrent enfin dans le val d'Andorre, point le plus voisin de l'Espagne et terme de leur voyage, d'après l'écrit de leur protecteur inconnu.

Cette vallée fertile, déjà très-élevée au-dessus du niveau des deux mers, entourée de tous côtés par les plus hauts sommets des Pyrénées, ayant à peine quatre lieues d'étendue dans sa plus grande dimension, bordée à l'ouest et au sud par la

Catalogne, et à l'est par la Cerdaigne espagnole, ne touchait à la France que par le nord. Habitée par un peuple entièrement pasteur et peu nombreux, elle avait été préservée, par son site et par son peu d'importance, des fureurs de la guerre religieuse. Des bergers s'occupent peu de controverse, et comme ils ne possèdent que les véritables richesses de la nature, et non celles de la cupidité, l'ambition et l'avarice ne les comptent pas au rang des conquêtes utiles, et les oublient. Le val d'Andorre était comme isolé du reste du monde; à peine y savait-on les maux qui désolaient les contrées voisines, et dès qu'on avait

traversé les barrières élevées qui défendaient cet heureux pays, on retrouvait la paix, les plaisirs et les doux travaux de l'âge d'or; tandis que l'autre côté des montagnes était déchiré par tous les crimes du siècle d'airain.

Les bergers du vallon, presque sans autres loix que la tradition, et l'autorité de leurs vieillards, sans autre culte que celui que de bons curés ignorans, mais humains et charitables, leur prêchaient, ayant conservé toute la pureté de mœurs de leurs ancêtres, toute la force, le courage et la beauté des montagnards, et tout le respect des peuples non corrompus pour les vertus

naturelles, offraient l'image d'une seule famille unie par les plus tendres liens, et jamais divisée par l'intérêt. Uniquement occupés à choisir les différens points de hauteur des montagnes, pour y conduire successivement leurs troupeaux, suivant les différentes saisons, y trouvant dans tous les temps une nourriture surabondante sans se nuire les uns aux autres, remplissant cette vie douce et un peu oisive par les plus tendres soins de l'amour, se connaissant, se chérissant tous, et s'aidant réciproquement dans tous leurs besoins, partageant avec le même zèle les légers dangers de leurs chasses contre les bêtes sau-

vages ennemies de leurs troupeaux, et les plaisirs de leurs fêtes et de leurs danses continuelles, ils réalisaient ces tableaux des antiques bergeries, si souvent accusés de mensonge, et qui présentent à l'imagination de si riantes images.

C'était au milieu de ce peuple heureux et bon que la famille fugitive allait vivre, allait retrouver la paix et le bonheur. Que d'objets nouveaux pour Clémence ! quel changement subit d'existence ! plus de craintes, plus de fureurs, plus de ces passions hideuses dont elle avait été si cruellement victime. Ici tout respirait l'amour, la douceur, l'humanité. Plaire et aimer

était la première, la plus importante affaire; ensuite chérir ses parens, remplir avec zèle tous les devoirs de la nature, exercer avec transport l'hospitalité, quand l'occasion rare s'en offrait, avoir enfin toutes les vertus du cœur et toutes les délices du sentiment, tel était le cercle des occupations et des habitudes que Clémence allait trouver et partager; et à l'amour près, que l'infortunée était bien loin de pouvoir connaître, on pouvait dire que nos nouveaux habitans de la vallée en avaient déjà et depuis long-temps les mœurs heureuses.

Lautrec crut, d'après l'ordre de son protecteur inconnu, devoir s'a-

vancer le plus possible dans la vallée, et la traverser jusqu'à Andorre même; mais ce court trajet lui prit bien plus de temps qu'il ne l'avait pensé. A chaque pas qu'il faisait avec sa famille, il rencontrait des couples de bergers et de bergères qui, redescendus dans la vallée à cause des neiges de l'hiver, qui déjà couvraient les montagnes, les arrêtaient, les pressaient avec instance d'accepter du lait de leurs brebis, leur faisaient une douce violence pour les retenir plus longtemps près d'eux, et ensuite s'offrant de leur servir de guides, les égaraient pour avoir la jouissance vive de les conduire vers le toit pa-

ternel, où des vieillards, heureux d'exercer l'hospitalité, s'empressaient de les arrêter le plus possible, et ne les laissaient repartir que pour faire jouir leurs voisins du même bonheur qu'eux; de sorte qu'avant de pouvoir arriver à Andorre, Lautrec et sa famille avaient parcouru la vallée dans tous les sens, étaient connus de tous les habitans, et avaient pu juger à quel point leur protecteur avait voulu leur bonheur. Leur arrivée avait fait nouvelle dans toute la vallée. Un couple âgé, respectable, et qui paraissait malheureux; une fille jeune, belle, et digne d'être née dans la vallée, tant elle montrait d'amour filial; la cu-

riosité de voir ces intéressans voyageurs, le desir de leur être utile, tout cela avait ému vivement les bons habitans. En voyant de près Lautrec et sa famille, tous avaient conçu pour eux une véritable amitié, et Lautrec étonné, heureux de se trouver tant d'amis, pleurait chaque jour d'attendrissement et de reconnaissance.

Mais la joie des habitans de la vallée fut bien plus grande et bien plus universelle quand on sut que le projet de la famille était de s'y fixer. Lautrec avait dépassé Andorre. Une bonne veuve chez laquelle il logeait le jour qu'il fit cette déclaration, et qui la première avait osé le ques-

tionner sur ses projets, obtint de lui la faveur de le posséder pendant l'hiver déjà commencé. Tous ses voisins la félicitèrent de son bonheur, et Lautrec eut encore la satisfaction de voir que, graces aux vertus de ces bons habitans, il avait fait un heureux sans faire des jaloux.

Lautrec s'était décidé d'autant plus aisément à donner cette préférence à la bonne veuve, qu'il avait vu qu'il l'incommoderait moins que toutes les autres familles, et que d'ailleurs Clémence qui, sans l'avouer, s'attristait à l'aspect continuel de l'amour heureux, éviterait ce spectacle chez la bonne veuve, où rien n'altérerait sa tranquillité.

Clémence n'avait pas encore dix-sept ans, et les maux affreux qu'elle avait soufferts avaient déchiré son cœur, mais ne l'avaient ni flétri ni épuisé. On ne sait pas assez quelle peut être l'influence d'un changement d'état aussi subit, et de l'exemple continuel de ce qui nous entoure. Clémence, depuis son arrivée dans le val d'Andorre, n'avait vu qu'amour, n'avait entendu parler que d'amour. Dans cet heureux pays, l'indifférence était aussi rare que l'infidélité. Rencontrait-elle un troupeau, le berger n'y était jamais sans sa compagne. Dans les chemins, jamais elle n'avait rencontré un homme ou une femme seule; on était

toujours deux à deux. Sous les toits rustiques où on les avait reçus, c'étaient des vieillards qui s'aimaient encore, des ménages où l'amour portait la paix et le bonheur; ou bien de jeunes couples qui s'adoraient en attendant l'hymen. Clémence s'étonnait de soupirer, et ne sachant pas encore que tout ce que le ciel a formé doit, grace à sa bonté, payer un tribut heureux à cette passion divine, elle s'irritait de l'espèce de trouble qu'elle éprouvait, et tombait dans une mélancolie profonde que ses parens prenaient pour de la douleur, et qui n'était peut-être qu'une préoccupation forte d'un cœur trop sensible, qui, sans le sa-

voir, commençait à éprouver l'inévitable besoin d'aimer.

Lautrec crut l'arracher à cette mélancolie, en acceptant l'hospitalité que lui offrait la bonne veuve. D'ailleurs, cette respectable femme avait par hasard tout ce qu'il fallait pour les recevoir sans se gêner. Elle venait de faire construire une nouvelle chaumière près de la sienne, dont la vétusté avait rendu le séjour moins commode. Dans un pays où quelques bois pris sur le lieu même, de la terre et des joncs suffisent à la construction, une maison n'est ni dispendieuse ni longue à bâtir. La nouvelle chaumière fut destinée par la veuve à ses hôtes, et ils s'y arran-

gèrent aisément avec le secours de la bonne femme et de ses voisins, qui s'empressèrent d'y apporter le peu qui leur était nécessaire dans un pays où les besoins sont en si petit nombre.

Le troupeau de la veuve, que les voisins avaient mené tout l'été dans les montagnes, et qui paissait alors autour de son habitation, fournit la nourriture de l'hiver. Béatrix et Clémence en filèrent une partie de la laine, que Lautrec parvint à tisser, avec le secours et les conseils des habitans les plus voisins de leur retraite. Des branches de bois résineux les éclairaient pendant ces doux travaux partagés avec la bonne

veuve, et les premiers mois de l'hiver se passèrent ainsi dans le calme et la douce jouissance d'un repos si long-temps desiré, et si nécessaire à des malheureux qui avaient tant souffert.

Ce qui rendait encore la retraite de Lautrec et de sa famille plus heureuse, c'était le caractère et l'esprit de la bonne veuve. Née dans la vallée, mais ayant voyagé long-temps par suite de circonstances assez singulières, elle n'était revenue dans son pays et sous le toit de ses pères que depuis quelques années. Sa conversation pleine d'intérêt et d'esprit distrayait ses hôtes de la manière la plus agréable. Quoique parlant en

paysanne, quoique sans instruction et sans étude, de l'esprit naturel, des saillies, et sur-tout un fond inépuisable de gaîté, la rendaient aussi aimable qu'elle était bonne. Elle avait de l'expérience, connaissait bien le monde et le cœur humain; et l'on voyait qu'aux vertus de la vallée, elle joignait le genre d'esprit que l'on pouvait acquérir alors dans les cours des seigneurs français; elle savait toutes les chansons, toutes les romances des Trouvères, les apprenait à Clémence; et celle-ci, sans cesse prévenue, caressée par cette bonne femme, l'aimait, la servait avec presqu'autant de zèle que sa propre mère, qui applaudissait à ces

marques de reconnaissance de sa fille.

Souvent dans ses conversations, la bonne veuve parlait avec enthousiasme du seul fils qui lui restait de son hymen, d'un fils, sa plus douce espérance, et qui déjà âgé de vingt ans, lui promettait de revenir vivre près d'elle pour aider sa vieillesse et lui fermer les yeux. « Ce fils, disait-elle, né pendant ses voyages, avait été élevé en bonne maison par des gens doctes et sages qui avaient pris soin de lui. Elle l'avait destiné à l'église, mais l'enfant, qui n'avait vu là qu'oisiveté et couardise, avait préféré de guerroyer, et continuerait encore, si ce n'était sa pauvre

mère, qui, n'ayant plus que lui, le rappelait près d'elle. « Eh! ne vaut-il pas cent fois mieux, ajoutait la bonne veuve, que ce gentil gars revienne faire le doux métier de berger dans la vallée que celui de pourfendeur d'hommes; ici il fera l'amour, et s'il pouvait trouver une gentille bergerette, accorte et bien disante comme lui, ne serait-il pas mieux qu'avec son cheval de bataille et sa vilaine armure de fer » ? En disant cela, la bonne veuve souriait, regardait Clémence, et celle-ci riait aussi de la naïve et peu adroite déclaration de son hôtesse.

Lautrec et Béatrix n'avaient pas eu de peine à deviner les desirs se-

crets de cette bonne femme.... Clémence lui paraisssait un ange. Elle était devenue habitante de la vallée: son union avec son fils lui semblait toute naturelle, et prévenir Clémence en faveur de ce fils qu'elle adorait était ce qu'elle avait le plus à cœur. La veuve savait bien qu'au retour du printemps Clémence ferait naître de nombreuses amours, et en attendant l'arrivée de son fils, elle cherchait à lui obtenir d'avance la préférence sur ses rivaux.

Cependant l'hiver s'avançait, et déjà les ruisseaux de la plaine, devenus des torrens, annonçaient que les neiges les plus basses commençaient à se fondre. Lautrec, qui crai-

gnait d'être trop long-temps à charge à sa bonne hôtesse, prétextant d'autres motifs, la consulta sur le parti qu'il devait prendre. « Voire.... de par Notre-Dame, répondit celle-ci, le parti que vous devez prendre?.... rester avec moi. Voulez-vous donc me faire mourir de chagrin, et me déshonorer dans la vallée? Si vous me quittiez, on croirait que la pauvre veuve a mécontenté ses hôtes. Non, non; vous resterez dans cette chaumière tant que vous habiterez l'heureux val où vous êtes; et puis regardez donc le beau merci que voilà! et mon troupeau, qui l'an dernier fut à la garde de mes voisins, est-ce qu'il ne faut pas que ce

soit Clémence à présent qui le mène aux montagnes ? Il ferait beau voir, jarni! qu'arrivant le renouveau, votre fille restât sous l'aile de sa mère comme oisillons qui n'ont pas encore de plumes !.... Ce troupeau n'est-il pas à nous tous ? n'en partagerons-nous pas les fruits, et la pauvre veuve n'est-elle donc plus aimée de vous » ? Quelques larmes qui coulèrent sur les joues ordinairement riantes de cette bonne femme, attendrirent Lautrec ; il n'eut pas le courage de lui résister ; et qu'eût-il pu faire de mieux que de lui céder, puisqu'il devait finir ses jours dans la vallée, que c'était-là désormais, et pour toujours, sa retraite et celle

de sa famille? Quel établissement plus heureux pouvait-il y faire, et pourquoi eût-il changé?

Tout ce qu'il obtint de la veuve, ce fut la permission de doubler son troupeau, en achetant avec une petite partie de son or un nombre suffisant de bêtes à laine que lui vendirent des marchands espagnols, qui, de temps en temps, venaient faire des échanges dans la vallée. « Oh! bien, bien, dit alors la veuve, voilà un troupeau bien remonté, Dieu merci! Mais Jésus, mon Dieu! est-ce que vous croyez que votre ange pourra mener tout cela toute fine seule? oh! que nenni vraiment! il lui faut un aide... sans cela la pau-

vrette y perdrait sa peine... Allons, allons, patience ; v'là, j'espère, bientôt le temps où mon fils Bernard.... mon bon fils arrivera. Il lui aidera, lui.... Et puis, voyez-vous, ajoutait-elle à demi-voix, vaut mieux qu'elle arrive aux montagnes avec son compagnon tout trouvé, que d'y en aller chercher.... Patience, patience, vous verrez mon Bernard.... et vous me direz si je n'ai pas raison ».

C'est ainsi que la bonne veuve suivait toujours son petit plan de bonheur, et Lautrec, qui n'avait point d'intérêt à la contrarier, laissait aller son imagination et son babil. La connaissance qu'il avait prise

des mœurs de la vallée, celle qu'il avait des vertus et de la raison de Clémence, la nécessité de l'accoutumer tout de suite à la vie à laquelle elle était destinée, l'avantage même de la distraire de tous ses souvenirs par des occupations et une vie entièrement nouvelles, le déterminèrent à suivre en tout les conseils de la bonne veuve. « Ma fille, dit-il un jour à Clémence, te voilà donc bergère ! ce n'était point pour cet état que le ciel t'avait formée ; mais je te connais bien, et tu te soumettras sans murmure aux décrets de la Providence. — Je fais plus, mon père, répondit Clémence, je les bénis, puisque vous vivez,

puisque vous et ma mère êtes heureux, et que mon pauvre Amable, comme je le crois, a échappé au fer de nos assassins, et est en sûreté entre les mains de notre protecteur. Eh ! qu'ai-je à regretter dans ce monde affreux, que je n'ai connu que pour éprouver les plus effroyables malheurs ?.... O mon père ! je ne me plains point d'être bergère, puisque je le suis près de vous, puisque ce nouvel état est la cause de votre salut... Je vous avouerai même plus.... la vallée me plaît ; les mœurs de ses habitans conviennent à mon ame ; leurs occupations sont douces, ne contrastent point avec la mélancolie que j'éprouve, et je les par-

tagerai sans peine. — Excellente fille ! répliqua Lautrec en la serrant dans ses bras.... tu vas donc partir pour les montagnes avec ces bonnes paysannes, tes compagnes, tes pareilles aujourd'hui, ma Clémence ; tu vois comme la bonne veuve s'occupe de tous les petits apprêts de ton départ.... Un seul point me tourmente à présent pour toi, mon enfant; c'est ce Bernard qui va sans doute arriver, et qui sera ton compagnon : il t'importunera peut-être; mais c'est un petit mal que nous ne pouvons empêcher. Nous devons trop à sa mère pour repousser les soins de son fils ; et d'ailleurs il te faut un aide dans la garde de ton

troupeau, et mieux vaut celui-là qu'un autre »....

Je ne sais dans ce moment si j'en dois croire ma vieille chronique, mais l'auteur naïf et véridique de cet écrit prétend ici que Clémence rougit un peu, et qu'à force d'entendre parler de Bernard, de ses graces, de ses vertus et de son mérite, elle avait une certaine curiosité de le voir. Il ajoute que Clémence s'apperçut à peine elle-même de cette petite rougeur involontaire; mais que dans de pareilles dispositions, l'air de la montagne, l'effet du printemps et l'exemple contagieux des voisins, pouvaient n'être pas sans danger. Copiste

fidèle, je ne fais que répéter les expressions de mon chroniqueur, et je n'ose adopter entièrement ses malignes remarques : seulement, ce qui n'est pas douteux, c'est que Clémence, déjà depuis long-temps, n'était plus la même. Son séjour dans la montagne Noire avait commencé à calmer un peu ses douleurs ; les soins de ses parens, le bonheur de les revoir, avaient disposé son ame à des sentimens plus doux, et le séjour de la vallée avait achevé de rendre son cœur à lui-même. Depuis six mois, qu'elle habitait dans cette retraite de paix et de bonheur, son imagination, distraite de ses malheurs, n'avait été

frappée que par des objets agréables, et par des exemples de tendresse et de félicité. Clémence était rendue à ses dix-sept ans et à tous les desirs, à toutes les impressions de cet heureux âge; au printemps de la vie, la nature veut qu'on aime, elle le veut impérieusement; et si des événemens cruels contrarient quelque temps sa bienfaisante volonté, elle guette le moment de reprendre ses droits, et oblige bientôt à une obéissance d'autant plus prompte, qu'elle fut plus long-temps différée. Clémence, sans s'en douter, éprouvait le besoin d'aimer. Son cœur ému appelait l'amour; et le premier objet digne d'elle qui

frapperait ses yeux, devait produire un effet prompt et rapide sur une ame si tendre, si sensible, et que tout se réunissait pour disposer si bien. J'avoue donc, avec mon chroniqueur, que si Bernard était tel que la bonne veuve le répétait sans cesse, tant de graces et de vertus n'étaient pas sans danger pour les dix-sept ans de Clémence.

Quoi qu'il en soit, Clémence, pour qui Bernard n'était déjà plus un être indifférent, grace aux soins constans et répétés de la veuve, et à la reconnaissance qu'elle ressentait pour cette généreuse et bonne hôtesse, trouva, comme son père, que Bernard valait mieux que tout

autre pour la suivre dans les montagnes ; et peu de jours avant l'ouverture du printemps, la bonne veuve ayant fait un voyage à Andorre, annonça que le messager de la vallée venait de lui promettre la prochaine arrivée de son fils.

Déjà de toutes parts on se préparait à sortir les troupeaux de leur retraite de l'hiver, et à regagner le pied des montagnes ; déjà les fêtes, les danses allaient recommencer, les instrumens champêtres s'essayaient de tous côtés, la fête du printemps allait se célébrer ; c'était la première de l'année, et la plus importante pour ce peuple pasteur. Elle suivait tous les ans immédiate-

ment la fête religieuse de Pâques, et était un véritable jour de liesse pour ces bons habitans. Ce jour-là, les amans offraient à leurs bergères le premier bouquet de l'année, le bouquet de prime-vère. Celui dont une bergère acceptait le bouquet, la conduisait aux pieds des vieillards, qui, mettant la main de la bergère dans celle du jeune homme, leur donnait la bénédiction, et l'amant favorisé devenait le compagnon de la jeune fille pour tout le temps de la garde des troupeaux. Une messe célébrée à la pointe du jour, et où toutes les bergères, uniformément vêtues de blanc, et les bergers en habits de montagnards,

assistaient dans le plus grand recueillement, avait pour objet d'appeler sur les troupeaux et sur leurs gardiens les faveurs du Très-Haut. Un repas champêtre sur l'herbe naissante suivait la pieuse solemnité; puis des jeux de course, d'arc et de lutte, remplissaient la matinée. A midi, la cloche rappelait les fidèles au temple; une procession terminait l'office, et était suivie par une danse grave à la manière des Espagnols, à la fin de laquelle se faisait le don des bouquets. Les vieillards présidaient le matin aux jeux et en donnaient les prix, et le soir venaient bénir le don des fleurs. Enfin des danses légères et

vives terminaient cette charmante journée.

Clémence fut parée des mains de la bonne veuve pour assister à cette fête ; et Lautrec, en arrivant dans le cercle des vieillards, y reçut la place d'honneur au milieu des juges, et fut proclamé à haute voix habitant de la vallée, et chef de son canton. En vain voulut-il se refuser à cet honneur, c'était l'amitié et l'estime qui l'offraient à des vertus déjà bien connues. Lautrec fut obligé de se soumettre, et de se charger de distribuer les prix, et de bénir les couples heureux de la montagne.

A la messe qui suivit la promo-

tion de Lautrec à sa nouvelle dignité, la bonne veuve arriva appuyée sur le plus beau des bergers, sur ce Bernard si long-temps annoncé, et qui paraissait enfin pour la première fois. Le visage de cette bonne femme rayonnait de joie ; et Bernard, l'air modeste et les yeux baissés, alla prendre place parmi ses futurs compagnons. Avant de se séparer de sa mère, celle-ci lui avait fait distinguer Clémence parmi ses compagnes, et elle n'avait pas eu de peine ; quelque jolies que fussent les bergères de la vallée, la beauté de Clémence l'emportait de beaucoup sur toutes ces charmantes figures ; et la candeur, la noblesse de

ses traits, la richesse de sa taille, l'éclat de toute sa personne, la faisaient assez remarquer.

Au petit mouvement qu'avait occasionné dans le temple l'arrivée de la veuve et du nouveau berger, Clémence s'était retournée, et ses yeux avaient rencontré un moment ceux de Bernard. Jamais Clémence n'avait rien vu de si doux ni de si beau. Autant elle était au-dessus de ses compagnes, autant Bernard l'emportait sur tous les autres bergers; et je ne sais si Clémence le remarqua, mais ma chronique prétend encore que de son temps, ces choses-là n'échappaient point aux femmes.

Clémence savait d'ailleurs que Bernard allait être son compagnon dans les montagnes. Cette idée la forçait à faire attention à lui, et cette attention était toute à l'avantage du fils de la bonne veuve. Si bien que pendant la messe, Bernard, qui souvent regardait Clémence, avait pu remarquer quelquefois que les yeux de sa future compagne s'étaient tournés vers lui, et s'y étaient même arrêtés avec une sorte de complaisance.

Au sortir de l'église, et pendant le repas champêtre, la bonne veuve ayant le droit respecté de ne point quitter ses hôtes, aucun berger ne put prendre auprès de Clémence la

place réservée à Bernard par sa mère; et Bernard, présenté par elle à Lautrec et à Béatrix, les étonna par sa grace, son esprit, et sa noblesse modeste. Il se félicita du bonheur que sa mère avait eu de recevoir de tels hôtes, et de celui qu'il avait lui-même d'être destiné à vivre près d'eux et pour Clémence. Il leur demanda de l'adopter pour leur enfant, et d'agréer de lui les soins qu'un fils rendrait à ses parens. Il parut craindre de n'être pas assez digne de Clémence, lui promit respect, soumission et tendres égards, et dit tout cela avec tant de franchise, de courtoisie, de sentiment et de grace, que Lautrec ne put se

défendre de le serrer dans ses bras, et de lui promettre une amitié que le jeune homme demandait si vivement. La bonne veuve riait et pleurait de joie en même temps; elle serrait les mains de Béatrix, embrassait Lautrec, caressait Clémence, revenait admirer son fils, et puis recommençait..... Tous les témoins de cette scène y applaudissaient, et Lautrec, quoique déjà accoutumé aux mœurs aimables de la vallée, ne pouvait croire encore à tant de loyauté, de bon cœur et de sentiment.

Pendant le repas, il regardait Bernard; il l'admirait, et commençait en même temps à le craindre un

peu pour Clémence, qui le regardait aussi avec étonnement, et non sans intérêt.... Objet des plus tendres et des plus délicates attentions de son aimable voisin, ne pouvant échapper aux regards naïvement expressifs de la bonne veuve, ni s'empêcher de remarquer toutes les graces nobles et décentes de Bernard, elle éprouvait un trouble bien nouveau pour elle, et qui cependant ne lui déplaisait pas; elle entendait les vieillards répéter autour d'elle : « Oh ! les charmans enfans ! oh ! le joli couple que cela va faire »! Elle voyait qu'elle et Bernard étaient l'objet des observations naïves de tous les habitans, et que

tous arrangeaient naturellement et tout haut le plan qu'avait conçu la veuve, et qu'elle avait deviné depuis long-temps. Tout cela donne étrangement à penser, sur-tout dans les dispositions où était le cœur de Clémence; et malgré son embarras, elle ne trouva pas le repas trop long.

Pendant les jeux qui le suivirent, elle ne put encore se défendre de prendre intérêt à cet aimable Bernard; et cet intérêt, devait-elle se le reprocher? Bernard était le fils de sa bonne hôtesse, qu'elle aimait comme une seconde mère, et la pauvre femme était si aise des succès de son fils, qu'il y aurait eu de

la cruauté à ne pas partager sa joie. Cette joie fut complète, car Bernard, quelquefois moins fort, mais toujours plus adroit que ses adversaires, remporta tous les prix; et rejetant avec modestie cet avantage sur l'habitude qu'il avait de porter les armes depuis long-temps, il vint timidement recevoir les prix de la main de Lautrec. Ce ne fut pas sans jeter un regard un peu tendre sur Clémence, qui cette fois rougit tout de bon, et baissa les yeux. Bernard, sans l'importuner davantage de ses regards gênans, vint déposer à ses pieds la flûte à sept tuyaux, l'arc, le carquois, et la coupe de buis sculptée qu'il ve-

nait de recevoir ; puis il lui dit d'une voix animée et tremblante : « J'ai reçu ces prix des mains de votre père, Clémence, mais je n'y attache de valeur qu'autant que ce don me sera fait une seconde fois de votre main. Ces prix appartiennent à celle qui m'a inspiré le desir de les obtenir, et donné l'ardeur nécessaire pour y réussir. Ils me seront bien chers, si vous en confirmez le don ». Clémence rougit encore, et un coup-d'œil de son père et de Béatrix l'ayant autorisée à répondre aux vœux de Bernard : « Fils de notre respectable hôtesse, lui dit-elle, mes parens m'ordonnent de céder à vos desirs ; recevez

une seconde fois de moi ces prix que vous seul avez obtenus, et dont votre modestie veut bien me faire hommage. Il m'est doux de faire quelque chose qui plaise au fils de notre bienfaitrice ». Ces derniers mots furent prononcés avec plus d'embarras et d'altération; et Bernard, baisant la place de l'arc et de la coupe qu'avaient touchée les doigts de Clémence, se retira modestement dans la foule de ses compagnons.

Toute cette scène avait de nombreux spectateurs, qui tous y prenaient part avec cet intérêt tendre, cette joie naïve des bons cœurs. Lautrec seule, ainsi que Béatrix,

quoique ne pouvant résister à leur attendrissement, étaient dans un embarras et dans une contrainte qu'il serait difficile de rendre. Ce Bernard les étonnait. Ils se trouvaient entraînés bien vîte vers un but qu'ils étaient loin d'avoir prévu, et auquel ils n'avaient ni le temps ni la possibilité de s'opposer. Il fallait, au milieu de cette fête, céder à tout, feindre de ne rien voir, et remettre au lendemain les réflexions; mais, pendant ce temps, combien de progrès faisait et ferait encore l'objet même de ces réflexions. Le trouble de Clémence ne leur échappait pas, et ces bons et sensibles parens, étonnés plus

qu'inquiets, embarrassés plus que mécontens, étaient dans cette position où l'ame incertaine cède à tout, faute d'avoir le temps de s'opposer à rien.

Après l'office de midi, le vainqueur du matin, qui avait le droit de choisir sa danseuse pour commencer les danses graves qui précédaient l'offre des bouquets, vint prier Clémence, et un murmure d'applaudissemens se fit entendre parmi tous les bergers. Clémence, qui aux graces naturelles réunissait les dons heureux des talens, dansa avec une noblesse et une perfection que personne ne pouvait égaler, si ce n'est l'aimable Ber-

nard, qui partagea avec elle les applaudissemens universels; mais ce dont on ne pourrait se faire une juste idée, ce sont les transports de la bonne veuve : « Vous voyez bien!... vous voyez bien!... s'écriait-elle, en embrassant alternativement Lautrec et Béatrix.... Je vous l'avais bien dit.... mon Bernard.... votre Clémence, ô mon Dieu ! mon Dieu»! Et puis battant des mains, et puis s'essuyant les yeux avec son tablier: «Ces chers enfans...ô mon doux Sauveur !... ma bonne Vierge ! j'en deviendrai folle ». Et puis de recommencer à embrasser Lautrec et Béatrix, qui n'entendaient que trop bien ce que ces transports voulaient dire.

A la fin de la danse, Bernard recevant des mains de sa mère le bouquet de prime-vère, et mettant un genou en terre devant Clémence: « Femme céleste, lui dit-il, ne croyez pas que sans l'aveu de vos parens et sans l'ordre de ma mère, j'eusse été assez téméraire pour oser vous offrir ces fleurs. De l'accueil que vous leur ferez, dépend cependant tout le bonheur de ma vie et mon existence même.... O Clémence ! pardonnez, mais qui vous a vue une fois, ne peut plus vivre s'il cesse de vous voir ». Clémence, à cette déclaration formelle.... plus troublée qu'elle ne l'avait encore été, laissa couler quel-

ques larmes. « Vous ne me connaissez pas assez, Bernard, lui dit-elle; et l'infortunée à qui vous adressez vos vœux.... ». Puis s'appercevant que son agitation l'entraînait bien plus loin qu'elle ne le voulait..... « Bernard, ajouta-t-elle, mes parens vous ont destiné pour mon compagnon dans les montagnes, c'est à ce seul titre que j'accepte ces fleurs; je vous crois trop délicat pour y attacher d'autres idées; conduisez-moi vers mon père. — Que Clémence soit tranquille, répondit à demi voix Bernard, en serrant la main tremblante qui recevait les fleurs, elle connaîtra le cœur du compagnon qu'elle accepte; elle

n'y verra jamais qu'honneur, sentiment et loyauté ». Puis tous deux aux pieds de Lautrec, lui demandèrent sa bénédiction. Lautrec, contraint encore par le devoir de la place qu'il occupait, encore entraîné malgré lui, et cependant plus vivement attendri que jamais, mit la main de sa fille dans celle de Bernard, et les bénit. Bernard baisa respectueusement la main du vieillard, et posant celle de Clémence sur son cœur : « A elle pour la vie », dit-il ; et ils se retirèrent près de la veuve et de Béatrix pour faire place aux autres couples qui s'avançaient vers Lautrec.

Bernard avait un mérite trop re-

connu pour avoir pu craindre des rivaux. Son bouquet avait été le seul présenté à Clémence ; et celle-ci n'avait pas eu la douleur d'avoir à rejeter d'autres hommages ; mais quelle impression profonde avait faite sur elle celui qu'elle venait d'accepter ! son trouble était au comble, et son cœur oppressé ne pouvait plus discerner les mouvemens qui l'agitaient. Ce n'était plus ce poids glaçant de l'infortune qui pesait sur ce cœur si long-temps déchiré ; une chaleur douce, une préoccupation forte le faisait battre avec plus d'activité. Bernard y était empreint avec toutes ses graces ; ses moindres actions, ses moindres

paroles, jusqu'à ses regards, tout y était gravé ; et cependant Clémence était bien loin encore de croire que ce fût l'ouvrage de l'amour.

Pendant les danses vives et légères qui suivirent le don des bouquets, et terminèrent cette délicieuse journée, Bernard ne dansa point. En effet, Clémence, prétextant de la fatigue, refusa d'y prendre part; et Bernard, se trouvant tout de suite très-fatigué, resta assis près de sa mère, et assez loin de Clémence pour ne point augmenter un trouble dont il commençait déjà à s'appercevoir. Hélas ! la tendre Clémence, qui, pour la première fois, éprouvait sans le savoir la sen-

sation si douce et si vive d'aimer, était bien moins en état encore de danser que si elle eût été fatiguée. Tout son desir était de voir arriver bien vîte la fin de la fête pour pouvoir être seule, et retrouver, avec la solitude, un repos qu'elle n'avait plus, et qu'elle croyait n'avoir été troublé que par le mouvement, le bruit et la nouveauté du spectacle de ce jour. Elle ne savait pas que ce besoin de solitude est le premier symptôme de l'amour naissant, et que les sentimens nouveaux qu'elle éprouvait, l'agiteraient encore plus dans sa retraite qu'au milieu du tumulte de la fête.

Cette fête s'acheva enfin, au

grand soulagement de la pauvre Clémence ; et Bernard donnant le bras à Béatrix, pendant que la bonne veuve tenait celui de Clémence, on regagna les chaumières, où la fille de Lautrec, gênée, contrainte, oppressée, demanda la permission de ne point rester au repas du soir, et courut s'renfermer solitaire, pour tâcher de se remettre des fatigues du jour, ou plutôt pour repasser dans son imagination toutes les sensations nouvelles qu'elle venait d'éprouver.

Bernard resté seul avec Lautrec et Béatrix, pendant que la bonne veuve s'occupait des soins du ménage, les entretint avec tant d'es-

prit et de raison, que les parens de Clémence crurent n'avoir jamais vu personne dans tout le cours de leur vie, qui valût le fils de la veuve. Lautrec le questionna principalement sur ses voyages, et Bernard en ayant fait un récit court et surtout modeste, et l'ayant terminé en disant qu'il venait de passer par Albi, Lautrec ne put se défendre du desir d'apprendre des nouvelles de sa patrie.... il dit qu'il avait quelques amis dans cette ville, et demanda sans affectation quel était maintenant l'état de ce lieu jadis si florisant. Bernard fit un tableau rapide des maux que la guerre religieuse avait fait souffrir à ces belles con-

trées ; mais il évita dans son récit tout ce qui pouvait tenir à l'esprit de parti. « J'ignore vos opinions, dit-il à Lautrec, mais, quelles qu'elles soient, je les respecte. Quant à moi, je suis trop jeune pour oser en avoir d'arrêtées, ni moins encore blesser celles des autres. Tout ce que je me permets de penser, c'est que Dieu n'ordonna jamais la persécution, et que notre sainte loi nous le montre par-tout indulgent et bon.—Excellent jeune homme, dit Lautrec, en ne pouvant se défendre de le serrer contre son cœur... pourquoi Simon n'a-t-il pas pensé comme vous? — Simon.... répliqua Bernard, Simon, hélas ! sera tôt ou tard victime de

son zèle funeste. Que dis-je, il l'est déjà..., sa femme dépérit de douleur, et son fils Amaury, obligé de fuir de la cour de son père, est pour toujours perdu pour lui. — O malheureux Albigeois, s'écria Lautrec, qu'allez-vous devenir en perdant les deux seuls appuis qui vous restaient? —C'est en défendant ces infortunés, répliqua Bernard, qu'Amaury s'est attiré sa disgrace; et sa propre tête serait tombée sur un échafaud, s'il n'eût fui la colère de son père. — Oh! que me dites-vous, dit Lautrec, ne pouvant plus retenir ses larmes?... Généreux Amaury.... que le Dieu de bonté te comble de ses bénédictions! — Eh quoi! s'écria Bernard

frappé de l'impression que venait de faire son récit sur Lautrec, connaîtriez-vous ce jeune homme, connaîtriez-vous son cruel père ?... seriez-vous une des victimes échappées ?... — Tais-toi donc, indiscret, dit la veuve en rentrant et en voyant couler les larmes de Lautrec... tais-toi, mon fils. De quel droit questionnes-tu tes hôtes ?... Leur secret n'est-il pas à eux.... tu vois qu'il pleure, et tu l'interroges... serait-il à présent le maître de te cacher quelque chose ?.... C'est mal, Bernard. Ton bon cœur et ta jeunesse t'ont fait commettre une faute ; apprends de mon expérience, mon ami, qu'il faut attendre la confiance,

et non la surprendre, et que c'est la surprendre que de la demander à un cœur trop attendri, qui n'est plus en état de la retenir. — Vous avez raison, ma mère, dit respectueusement Bernard... pardon, mon père, dit-il à Lautrec en baissant les yeux, et baisant la main qu'il lui tendait, pardon : mais l'intérêt que vous m'inspiriez m'entraînait ; je saurai mieux le contenir une autre fois ». Lautrec, passant un de ses bras autour de Bernard, et de l'autre, serrant la main de la veuve : « O bons cœurs, leur dit-il, quelles douces émotions vous me faites éprouver ! il n'y en a pas deux sous le ciel comme les vôtres.—C'est bon, c'est bon, voilà

qui est bien, dit la veuve; mais mon lait refroidit. Allons, embrassez ce pauvre Bernard pour gage de son pardon, et soupons; sur-tout tâchez tous de n'être plus tristes comme vous voilà. Vraiment, c'est bien le jour où je revois mon Bernard, le jour où vous êtes adopté par les habitans de la vallée, le jour enfin qui me rend la plus heureuse des femmes qu'il vous sied bien d'avoir la mine alongée. Allons, allons, mettons-nous à table, et que Bernard nous chante un de ces lays d'amour qu'il sait si bien faire, et qui nous remettra tous de bonne humeur ».— Lautrec souriant, suivit la veuve qui l'entraînait, et se plaçant

à la table rustique entr'elle et Bernard, et en face de Béatrix, il crut n'avoir jamais joui d'un bonheur aussi doux que celui qu'il goûtait.

Bernard tint la parole que sa mère avait donnée pour lui, et chanta en langue romance un lay d'amour dont il avait composé, suivant l'usage du temps, les paroles et le chant. Je vais vous dire ce lay de l'aimable Bernard, et je ne changerai en copiant le manuscrit qui me sert de guide, que les expressions trop vieillies pour être entendues aujourd'hui.

Aimer est un besoin du cœur
Dont en vain on veut se défendre.
Lui résister est une erreur,
Et tôt ou tard il faut se rendre.

En vain la timide pudeur
Le craint, le fuit, et s'en offense ;
Ce dieu puissant, pour son bonheur,
Saura vaincre sa résistance.

Eh ! qui peut à ses dons charmans
Faire une résistance impie ?
Nous lui devons les sentimens
Qui font le charme de la vie ;
Par lui nous devenons époux ;
Enfans, nous lui devons nos pères.
Femmes, il a tout fait pour vous,
Vous lui devez le nom de mères.

Eh ! quels maux ne peut effacer
Un amour délicat et tendre ?
On n'a plus le temps d'y penser
Dès que l'amour s'est fait entendre.
Le remords seul dans notre cœur
Pourrait flétrir sa jouissance ;
Mais il est le consolateur
De la vertu, de l'innocence.

Cédons, cédons avec transport
A ce charme d'une ame pure;
Ne faisons point un vain effort
Pour contrarier la nature.
Si, pour notre bonheur, l'Amour
Devient tôt ou tard notre maître,
Pourquoi redouter l'heureux jour
Qui dans notre cœur le voit naître?

Lautrec donna de justes éloges à la voix et au talent du jeune poète, et la bonne veuve enchantée s'écria: « O mon Dieu! pourquoi Clémence n'est-elle pas ici?... je suis sûre que ce lay lui aurait fait plaisir. Bernard, il faudra que tu nous le recommences demain pour elle. — Volontiers, dit celui-ci, s'il peut lui plaire ».

Hélas! la pauvre Clémence

n'avait pas besoin que Bernard recommençât son lay d'amour ; elle n'en avait pas perdu une parole. Après avoir long-temps et vainement appelé le sommeil, une certaine inquiétude qu'elle prenait pour de l'impatience de ne pouvoir reposer, l'avait ramenée vers Bernard au moment où celui-ci commençait à chanter ; et Clémence, pour ne pas l'interrompre, s'était arrêtée à la porte entr'ouverte de la chaumière de la veuve. Là elle avait écouté le lay tendre de Bernard, et en avait été tellement émue, qu'elle n'avait pas eu la force d'entrer, et qu'elle était retournée dans sa cabane en répétant les sons qu'elle venait d'en-

tendre, et recommençant sans cesse et presque sans y faire attention, ces derniers vers de la chanson de Bernard,

Si, pour notre bonheur, l'Amour
Devient tôt ou tard notre maître,
Pourquoi redouter l'heureux jour
Qui dans notre cœur le voit naître?

Ce fut pour cette fois que rentrée de nouveau dans sa cabane, Clémence commença à réfléchir sur sa situation; et l'étonnant rapport de la chanson de Bernard avec ce qu'elle éprouvait, porta un trait de lumière dans son ame. « Eh quoi! se dit-elle, je suis moins occupée de mes malheurs, et j'éprouve une distraction forte et inaccoutumée.... Bernard,

ce Bernard est toujours présent à mon esprit; je ne puis le bannir un instant de ma pensée.... Avait-il deviné l'état de mon cœur, lorsqu'il disait que l'amour peut effacer le souvenir de nos maux?.... Serait-il possible que ce cœur si cruellement déchiré pût connaître l'amour et devenir sensible? Oh! non, sans doute. C'est une illusion passagère, causée par la rapidité et la nouveauté des événemens de ce jour, et quelqu'aimable que soit Bernard, ce n'est pas de lui que la fille de Lautrec peut recevoir une impression si vive... et d'ailleurs comment la malheureuse Clémence, presque déshonorée par son premier hymen, flétrie comme

la fleur cueillie avant d'être entièrement éclose, pourrait-elle ouvrir son ame à l'amour? comment oserait-elle l'inspirer?.... Non, non; je suis destinée à souffrir toute ma vie dans l'indifférence du présent et dans l'horreur du passé....J'ai sauvé mes parens, ce sera mon unique consolation....je n'en puis plus espérer d'autre.... Si encore Amable m'était rendu!.... mais hélas! ils me l'ont ravi; et qui sait si jamais sa mère pourra le serrer dans ses bras»! A ces mots, des pleurs amers s'échappent de ses yeux. Cette idée ayant un peu effacé celle de Bernard, le sommeil, qui, par un bienfait de la nature, suit souvent les

larmes des malheureux, vint arrêter celles de Clémence; et Lautrec et Béatrix, en quittant la table hospitalière de la bonne veuve, retrouvèrent Clémence endormie. Cependant son sommeil n'était pas assez profond pour que les idées qui l'avaient si vivement occupée pendant le jour précédent, ne l'agitassent encore. On voyait que des songes nombreux se succédaient sans cesse, sa bouche prononçait des mots entrecoupés et presqu'inintelligibles, parmi lesquels Lautrec distingua le nom d'Amable, et plus souvent encore celui de Bernard.

Il était enfin permis à Lautrec et à Béatrix de se communiquer leurs

secrètes pensées. L'instant tardif des réflexions était venu ; et tous deux, repassant les événemens du jour et l'effet de la présence de Bernard, s'avouèrent leurs craintes pour l'avenir. Le trop aimable Bernard allait devenir l'inséparable compagnon d'un enfant de dix-sept ans, tendre et sensible, dont le cœur était d'autant plus ouvert à l'amour, qu'il avait déjà l'expérience des émotions vives et fortes. L'ame, dans ce cas, n'est plus capable d'indifférence ; il lui faut un aliment continuel, sans lequel l'ennui la tue. Clémence ne pouvait donc échapper au danger prévu ; et le mérite de Bernard, l'effet qu'il

avait déjà produit sur Clémence pendant la fête, ne permettaient point à Lautrec et à Béatrix de douter des résultats du voyage dans la montagne.

Une seule ressource leur restait, c'était de fuir leur paisible retraite, d'enlever Clémence au danger en l'enlevant à Bernard, et d'aller porter ailleurs leur infortune et leur misère. D'antiques préjugés, trop puissans dans ces siècles chevaleresques, leur firent un moment agiter ce projet; mais leur raison, et peut-être leur faiblesse, le leur firent bientôt rejeter. Quitter la bonne veuve, fuir la vallée protectrice, et enfreindre ainsi les ordres

de leur défenseur inconnu, leur parut impossible. Leur âge, celui de Clémence, leur misère et la proscription qui les poursuivait, leur défendaient d'abandonner leur asyle; et bientôt leurs réflexions, et même leurs principes religieux, changeant le cours de leurs idées, ils s'effrayèrent moins des suites que pouvait avoir leur séjour dans cette heureuse vallée.

La convulsion qui venait de bouleverser pour toujours le midi de la France, ne laissait plus à Lautrec l'espérance de retrouver son nom, ses honneurs et ses biens. Clémence était pour jamais bannie d'un monde qui l'avait proscrite, et où elle

n'avait connu que l'opprobre, et l'excès du malheur. Toute cette famille infortunée devait, en échangeant son ancien éclat contre sa sûreté présente et à venir, et l'orgueil de son nom contre la paix et le bonheur, se consacrer pour toujours à n'être plus qu'une famille de pasteurs du val d'Andorre, et le sacrifice de cet orgueil coûtait moins à Lautrec qu'à tout autre.

Quoiqu'il suivît dans la vallée le culte commun à ses habitans, et qu'il ne tînt pas avec fanatisme aux principes d'une secte que son amitié pour Raymond Roger lui avait fait embrasser, cependant la morale adoptée par cette secte, s'ac-

cordant avec ses vertus et son caractère, avait fait une profonde impression sur lui, et avait fortement attaqué dans sa belle ame les opinions communes à son siècle.

Valdo, ramenant tout à l'égalité évangélique, avait aussi combattu l'inégalité de la naissance, et comme chacun, dans sa religion, prend toujours exclusivement ce qui convient à son caractère propre, le bon et généreux Lautrec ne pouvait se défendre intérieurement de penser que ce principe d'égalité valait mieux que tout l'orgueil de son rang. A l'appui de cette idée venaient les souvenirs de ses malheurs, leçons terribles auxquelles les vanités hu-

maines ne résistent pas. Lautrec se résignait donc à son obscurité, et se fortifiait dans cette détermination par l'impossibilité de retourner jamais à son ancien état, et par la certitude d'une misère inévitable, et d'une fin affreuse et prochaine, s'il quittait la vallée protectrice. Toutes ces considérations tournaient à l'avantage de Bernard, à qui l'orgueil le plus déraisonnable n'aurait pu reprocher que sa naissance. Que lui manquait-il en effet? plein d'honneur, d'esprit, d'instruction, et de tous les sentimens nobles et généreux, il réunissait à la bravoure tous les talens, toutes les vertus et toutes les graces. Tant

de bonnes qualités rendraient Clémence la plus heureuse des femmes, si Bernard parvenait à toucher son cœur, et si elle se contentait de rester pour toujours habitante de la vallée, et l'épouse adorée du plus tendre et du plus aimable des hommes. La reconnaissance que méritait la généreuse veuve plaidait encore en faveur de son fils. En adoptant ce parti, tout était bonheur et jouissance; le parti contraire n'offrait qu'infortune et danger.... Peu à peu ces réflexions firent tant de progrès dans l'esprit de Lautrec et de Béatrix, qu'après s'en être occupés toute la nuit, ils se trouvèrent à la naissance du jour presqu'ac-

coutumés à l'idée de cette union, et convaincus qu'ils n'avaient pas d'autre parti à prendre que de rester dans la vallée, et de laisser un libre cours à l'avenir.

Une fois cette première idée adoptée, le bonheur qu'elle promettait et les dangers qu'elle écartait, lui firent jeter de profondes racines. Lautrec et Béatrix se dirent alors qu'ils avaient peut-être tort de s'effrayer d'avance, que peut-être cet amour ne ferait pas les progrès qu'ils prévoyaient.... On est vaincu quand on n'a plus que cette faible défense. Ces *peut-être* de mauvaise foi ne sont plus qu'une ressource de l'amour-propre pour se cacher sa

propre conviction. Hélas ! dans l'impossibilité où nous sommes de maîtriser les événemens, nous cherchons sans cesse à nous faire une illusion volontaire, et feignant de douter et de donner quelque chose au hasard, nous nous livrons à des résultats certains et prévus, contens d'avoir cette mensongère excuse pour nous cacher à nous-mêmes notre faiblesse ou notre impuissance. Lautrec et Béatrix, tout en feignant d'espérer que l'amour ne troublerait pas leur tranquillité, se déterminèrent donc intérieurement à consentir à tout ce que cet amour pourrait ordonner ; et cette détermination, commandée presque au-

tant par leurs principes que par leur position, fut un grand soulagement pour leur ame tendre et facile.

Bernard, en effet, les avait aussi presque séduits; il leur était pénible de se refuser aux tendres sentimens d'amitié et d'admiration qu'il leur inspirait; et le parti auquel ils s'arrêtaient, leur permettait de se laisser aller à l'impression que leur reconnaissance pour la veuve, et les soins touchans de Bernard leur faisaient éprouver. Ils se confirmèrent donc de plus en plus dans cette disposition heureuse et consolante; et le matin, lorsque les habitans des deux chaumières se réunirent, la

bonne veuve tressaillit de plaisir en voyant avec quelle affection Lautrec embrassait l'aimable Bernard. On a vu que la mère de ce charmant jeune homme avait, et de l'esprit et de la pénétration. Les réflexions de la nuit l'avaient vivement inquiétée. Elle avait fort bien remarqué l'air un peu contraint de ses hôtes pendant tout le jour précédent, et c'était sur l'accueil du lendemain que portaient toutes ses espérances ou ses craintes ; aussi en voyant Lautrec serrer tendrement dans ses bras Bernard tremblant et timide, ne douta-t-elle plus du bonheur de ce fils chéri.... Mais quelle que fût sa joie, elle eut assez

de force et d'art pour ne la pas montrer toute entière ; et paraissant ne s'occuper que de Clémence, de sa fatigue de la veille et de son repos de la nuit, elle parvint à reporter toute l'attention sur cet intéressant objet, et à la détourner de dessus Bernard, qu'elle trouvait avoir fait d'assez rapides progrès.

Le séjour de la montagne devait amener le reste.... Qu'on s'imagine deux êtres charmans et sensibles, de vingt et de dix-sept ans, vivant tout le jour ensemble, et la nuit dormant dans le même châlet, sur les mêmes feuilles, et presque côte à côte ; qu'on s'imagine que cette union si intime et si longue, et ce-

pendant toujours chaste, se forme sous le climat fortuné du midi, et se prolonge pendant un printemps perpétuel, qu'on retrouve sans cesse dans les montagnes, en s'élevant à mesure que l'été menace la place que l'on occupe; qu'on voie ce jeune couple entouré d'unions pareilles, et qui ne respirent qu'amour, et qu'on juge, s'il est possible, qu'une telle union ne devienne pas passionnée..... Lautrec, je le répète, n'en doutait pas; et quand, dans ses réflexions de la nuit, il se disait : Peut-être reviendra-t-elle sans amour..... il savait bien dans le fond de sa conscience, et sans se l'avouer, qu'il se mentait à lui-même. Mais ce peut-être,

tout imposteur qu'il était, lui servait de prétexte pour se déterminer au parti vers lequel il penchait..... Eh ! qui de nous n'a pas dit mille fois de pareils peut-être, en ne doutant pas du résultat prévu ?

Tous les dimanches, un des deux habitans du même châlet revenait vers le toit paternel, rapporter le lait des brebis, et chercher les petites provisions de la semaine. Ce voyage se faisait alternativement par le berger et sa compagne ; et par cet arrangement, les parens n'étaient jamais plus de quinze jours sans revoir leurs enfans. La course se faisait au son des chalumeaux et des flûtes champêtres, et tous les

hameaux allant au-devant des troupes qui descendaient des montagnes, et les reconduisant le soir, chacun de ces jours était encore un véritable jour de fête.... Clémence, sûre de revoir souvent ses parens chéris, ne s'affligeait point de les quitter; et déjà Bernard et elle faisaient tous leurs préparatifs pour le départ général, toujours fixé huit jours après la fête du printemps.

Bernard, tendre mais discret, se garda bien, pendant ce temps d'attente, d'importuner Clémence d'un amour qu'il ressentait vivement, mais qu'il voulait ne faire partager qu'à force de soins et de délicates attentions. Il avait lu dans l'ame de

Clémence, et l'avait vue si pure et si sensible, qu'il eût craint de la blesser par trop d'empressement ; et il connaissait trop bien le cœur d'un sexe que la pudeur et la vertu mettent toujours en défense, pour risquer d'effaroucher l'amour, et de détruire lui-même ses douces espérances. Respect et soumission pour les parens de sa compagne ; zèle ardent, soins empressés, et délicates attentions pour Clémence, furent tout ce que Bernard laissa voir de ses sentimens. Clémence, rassurée par tant de retenue, s'abandonna à la tendre confiance, et, sans trop réfléchir à ses sentimens pour Bernard, crut ne l'aimer que comme un

frère chéri. Elle se livra d'autant plus à cet amour qui déjà séduisait son cœur, qu'étant sans crainte elle ne pensait point à le combattre.

Enfin le jour du départ arriva, et Bernard, ayant ainsi que Clémence, reçu de nouveau la bénédiction de la bonne veuve, de Lautrec et de Béatrix, ils se joignirent aux autres couples, et avec le secours de leurs chiens courageux et fidèles, ils conduisirent leur troupeau dans les premiers pâturages de la montagne.

Ici je crois ne pas devoir suivre ma très-véridique et très-longue chronique dans la peinture détaillée, mais un peu monotone qu'elle fait de la vie des bergers dans la

montagne. Des bouquets, des rubans, des chants d'amour, des repas champêtres, des danses légères et variées, quelquefois la défense du troupeau contre un loup affamé, voilà les importans événemens qui remplissent cette vie douce et heureuse. Point d'indifférence, partant point d'ennui ; point d'infidélité, partant point de jalousie, ni de ces passions violentes qui seules peuvent donner de l'intérêt à un récit ; tout amour, toute loyauté, toute innocence, tel est le fond de la peinture qu'on pourrait faire de la vie des bergers ; et si du temps de ma chronique, et même encore du temps de l'Astrée, ces tableaux prolongés

pouvaient plaire à nos bons aïeux, je ne sais si de nos jours on les supporterait long-temps. Nous en sommes si loin, hélas! que le contraste avec nos mœurs serait trop choquant pour nous mêmes ; et tels que le sauvage qui ne peut plus retourner à l'eau de ses fontaines quand il a goûté nos perfides fermentations, nous ne sommes plus dignes de nous contenter des doux récits qui charmaient nos pères, nous ne voulons plus que des émotions violentes et terribles.

Clémence partagea quelque temps cette vie douce sans avoir entendu prononcer le mot d'amour ; mais combien, sans le nommer, Bernard

avait l'art de l'inspirer ! Clémence devenait chaque jour plus sensible aux tendres soins de son aimable compagnon. Prévenue, servie, respectée par lui à tous les instans du jour, commençant peu à peu à s'avouer ses propres sentimens, s'y accoutumant par degrés, et finissant par ressentir une passion presque aussi vive que celle dont elle était l'objet, elle n'essaya même plus de résister à son propre cœur, et lorsque, après trois mois de séjour dans le dangereux et séducteur châlet, Bernard hors de lui-même, et ne pouvant plus maîtriser ses transports, osa se jeter à ses pieds et lui faire l'aveu le plus passionné,

Clémence fut hors d'état de le repousser, et sentit que l'amour avait pris sur tout son être le même empire que sur Bernard.

Cependant ses devoirs, comme fille de Lautrec, et le souvenir de ses malheurs arrêtant tout-à-coup l'expression naïve de ses sentimens prêts à se dévoiler, Clémence baissa les yeux, soupira, et après quelques instans de silence, forçant Bernard à se relever, et à s'asseoir près d'elle:— « Bernard, lui dit-elle, vous souvenez-vous de ce que je vous répondis dans mon trouble le premier jour où je vous vis, et quand vous m'offrîtes ce bouquet de prime-vère que je reçus par l'ordre de mon père?.....

Je vous dis qu'une infortunée... qui ne vous était pas connue...—Arrête, Clémence, interrompit Bernard; qui que tu sois, quels que soient tes malheurs, l'amour doit l'emporter sur tout. Garde-toi que ta bouche, malgré le vœu de ton cœur dans lequel j'ai su lire, prononce contre ton ami un arrêt auquel il ne survivrait pas... Je sais ce qui t'agite, ma Clémence..... l'autorité paternelle retient l'heureux aveu que je réolame. Eh bien ! Clémence, comme toi je la respecte. C'est dans notre vallée le premier des devoirs ; c'est une autorité plus puissante que l'amour... Ne me réponds point, Clémence ; n'ajoute rien à ce que tu viens de

dire. Demain tu descends dans la vallée ; c'est à ton retour que j'attendrai mon arrêt. Vois tes dignes parens, ouvre-leur ton ame ; surtout sois franche avec eux, et si tu m'annonces qu'il faut renoncer à toi, sois sûre que mon respect et ma soumission pour tes parens, seront aussi puissans que ton obéissance, et que ton compagnon saura souffrir et mourir sans se plaindre ».

D'abondantes larmes furent la seule réponse de Clémence, et serrant la main de Bernard qui s'était jeté de nouveau à ses pieds, elle lui fit, par ce tendre mouvement, l'aveu prématuré que Bernard desirait ; et celui-ci, cherchant à la con-

soler, et ne lui parlant plus de son amour, l'entraîna, pour la distraire, vers les soins du troupeau.

Bernard était trop délicat, trop vertueux pour vouloir usurper le cœur de Clémence. C'eût été le plus grand de tous les crimes à ses yeux; mais il avait d'avance reçu la récompense de cette vertueuse délicatesse; et dans ses voyages à la vallée, sa mère lui avait donné de telles espérances qu'il n'avait pas de peine à suivre son heureux devoir.

La bonne veuve avait lu dans l'ame de Lautrec et de Béatrix; et sans chercher à pénétrer leurs autres secrets, elle avait deviné tout ce qui pouvait intéresser Bernard;

et lui avait fait part de ses découvertes; si bien que celui-ci vit sans inquiétude et sans trouble Clémence partir pour la vallée.

Clémence, la rougeur sur le front, se jeta dans les bras de Lautrec et de Béatrix. « O mon père!.... pourquoi m'avez-vous envoyée sur la montagne? n'avais-je pas assez de mes malheurs passés sans y joindre encore des tourmens nouveaux? — Quoi donc! interrompit Lautrec, quel trouble agite ainsi ma vertueuse Clémence? Qu'éprouves-tu? ma fille, ouvre ton cœur à tes parens, à tes amis. — O mon père, je n'ose lire dans ce cœur agité, et qui n'est plus à lui-même. Un sentiment

nouveau le remplit; et ce sentiment, je n'ose me l'avouer..... l'amour..... Mais hélas ! était-ce à la malheureuse Clémence à le connaître après tout ce qu'elle a souffert ? Etait-ce à la fille de Lautrec à l'éprouver pour Bernard ? — Tu aimes donc, dit Lautrec en soupirant, et regardant Béatrix ? O ma fille ! puisse ce sentiment réparer au moins tous les maux que tu as soufferts pour nous, et te rendre le bonheur !... Ne te le reproche point, ma Clémence; ton âge et ta sensibilité le rendaient inévitable; dès long-temps nous l'avions prévu, et si nous n'avions d'avance résolu d'adopter Bernard, nous ne t'aurions pas exposée à un danger

certain.— Quoi ! mon père, s'écria Clémence ; Bernard pourrait être mon époux ! — Eh ! pourquoi non, reprit Lautrec ? Ses vertus ne le rendent-ils pas notre égal ? et devons-nous, dans l'état où nous sommes, nous souvenir de ce que nous avons été ? Ne combats plus, ma Clémence, les doux sentimens qui remplissent ton ame ; tu as été assez malheureuse jusqu'ici, pour que nous te laissions au moins ce moment de bonheur.... — Oh ! que vous soulagez mon cœur ! s'écria Clémence ; au moins je puis aimer sans connaître le remords. Oui, mon père, j'aime Bernard avec transport. La crainte que mon amour

ne vous offensât me l'a fait jusqu'ici renfermer dans mon cœur. Je me le reprochais, je cherchais à me le cacher; mais puisque votre indulgence approuve ma faiblesse, je puis enfin sans rougir m'avouer à moi-même, avouer à mes tendres parens, que Bernard a rempli mon cœur de tous les sentimens de l'amour, qu'il s'est emparé de toutes les facultés de mon ame, et que ces sentimens brûlans ont pris d'autant plus d'empire, que j'ai mis plus de soin à les taire et à les combattre.... O mon bon père! ô ma tendre mère! c'était donc de votre aveu que Clémence aimait! ses sentimens ne vous offensaient donc point?.....

Hélas! pauvre Bernard, quelle douce récompense va recevoir ta modeste retenue, ton délicat amour »! Lautrec et Béatrix attendris, et se regardant quelquefois en souriant, serraient Clémence dans leurs bras, et jouissaient de la voir éprouver un sentiment vif et pur de bonheur. C'était le premier qu'elle goûtait après tant de maux soufferts pour des parens chéris. Ceux-ci se félicitaient de pouvoir lui en donner la récompense en approuvant son amour... Bientôt cependant le mouvement de joie qui agitait Clémence fut suspendu par de nouvelles idées; et un moment de silence et de réflexion fit venir quelques larmes sur

ses longues paupières. « O mon père! dit-elle, à quels transports me suis-je livrée ! et que je suis loin du terme de mes peines ! Votre approbation suffira-t-elle à mon bonheur ?... Et Bernard, que notre secret m'a forcée de tromper, n'aurait-il pas un jour de vifs reproches à me faire, quand il apprendrait que déjà veuve et mère.... ». A ces mots, d'abondantes larmes arrêtèrent sa voix..... puis bientôt reprenant avec plus de force : « Non, mon père, il m'est impossible de tromper Bernard. C'est une vierge de la vallée qu'il croit aimer ; je ne veux point usurper un amour que mes malheurs, s'il les eût connus, eussent peut-être dé-

truit. Bernard ne sera point l'époux de la veuve de l'exécrable sénéchal, de la mère du malheureux Amable.... Hélas ! cependant qu'il m'eût été doux de donner un tel père à cet enfant infortuné ! — Eh ! pourquoi non ? reprit Lautrec, en serrant sa fille contre son sein ; pourquoi doutes-tu de l'amour et de la générosité de Bernard ? Retourne à la montagne, ma fille ; fais à ton amant l'aveu de tous tes malheurs ; dis, dis hardiment ce que ton noble cœur a fait pour nous, et ne crains pas que ton héroïque vertu altère les sentimens de l'estimable fils de la veuve. Je t'autorise à livrer tous nos secrets et les tiens. Cache

seulement nos noms et notre patrie, dont ta délicatesse n'exige point l'aveu ; et si Bernard est digne de toi, ton récit ne fera que l'enflammer davantage. Va, ma Clémence, retourne près de lui, et après avoir été la meilleure des filles, deviens la plus heureuse comme la meilleure des épouses ».

Clémence, passant tour-à-tour des bras de son père dans ceux de Béatrix, encouragée par leurs tendres caresses, reçut de nouveau leurs touchantes bénédictions, et le soir repartit pour la montagne ; mais elle était dans un trouble difficile à rendre. Un mélange confus d'espérance et de crainte, de bon-

heur et d'inquiétude, l'accompagna jusqu'à l'heureux châlet, où Bernard l'attendait; et jamais Clémence n'avait trouvé si long le chemin qui y conduisait.

Bernard, pour occuper ce long jour d'attente, avait paré de fleurs ce châlet fortuné, ce temple qu'il espérait consacrer à l'amour. Des gazons, amoncelés à une de ses extrémités, et couverts de feuilles de roses champêtres, étaient le trône qui devait recevoir Clémence à son retour. Des guirlandes et des festons enlacés étaient suspendus aux branches qui formaient le toit de la cabane. Clémence arrive palpitante, hors d'haleine; sa course a été ra-

pide, son cœur bat avec force, celui de Bernard éprouve la même agitation.

Clémence sourit à l'air de fête qu'il a donné au châlet, elle s'assied sur le trône qui lui est destiné, et Bernard éperdu tombe à ses pieds, saisit sa main, et la presse contre son cœur.... Oh! qui pourrait rendre les sensations vives et rapides qu'éprouvent deux amans dans un pareil instant! ce sont des sensations de bonheur; et notre vie serait enviée des dieux, s'il nous était donné d'en éprouver souvent et longtemps de semblables. Clémence ne peut encore parler; mais sa main, qui serre en frémissant celle de Ber-

nard, sa rougeur, ses paupières humides, tout a annoncé à cet heureux amant que Clémence est à lui, et rapporte l'aveu de ses parens.

Quel est celui qui n'a point éprouvé, dans les premiers temps d'une passion forte, tout le charme d'un simple serrement de main, et qui, d'une main timide et tremblante, n'a point appelé, n'a point provoqué cette faveur? Quel est celui qui n'a point ressenti la plus vive de toutes les jouissances, quand la main, jusqu'alors immobile, a répondu à la sienne, a serré la main qui la pressait, et tremblante à son tour, a été l'aveu de sentimens partagés? Quelle douce chaleur circule

alors, et se communique de l'une à l'autre ? Comme les deux cœurs, par ce simple mouvement dérobé souvent à des regards curieux, s'entendent et se répondent ! Comme tous les deux s'exaltent et s'animent au même point ! Quelle voluptueuse sympathie ! et que je plaindrais celui qui n'aurait pas été digne de l'éprouver. Bernard en sentit bien tout le prix, et enhardi par ce présage charmant, il osa porter jusqu'à ses lèvres cette indulgente main, qui répondit encore plus vivement à ses transports. Clémence n'avait pas eu la force de résister à ces premières sensations, mais elle en retrouva bientôt assez pour se

rappeler le pénible devoir qu'elle avait à remplir, et les aveux que sa délicatesse l'obligeait de faire à Bernard. Elle tâcha de reprendre tout son empire sur elle-même, et faisant asseoir Bernard auprès d'elle, sans oser dégager sa main qu'il ne quittait point : « Mon ami, lui dit-elle, je suis à vous par le choix de mon cœur et l'aveu de mes parens ». Bernard voulait retomber à ses pieds. « Non, Bernard, écoutez-moi. Il n'est pas temps de vous livrer à des transports que bientôt, peut-être, hélas ! vous n'éprouverez plus.... Ecoutez-moi, vous dis-je ; c'est votre amie qui vous l'ordonne.... et croyez qu'il lui en coûte pour s'exposer à

vous perdre; mais sa délicatesse, sa vertu et son amour même le lui commandent ». Ici un moment de silence permit à Clémence de reprendre ses forces et d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux; et Bernard, plus attendri qu'inquiet, la fixant avec le plus vif intérêt, attendit, sans quitter sa main qu'il pressait, les aveux qu'elle annonçait. « Si vous aviez pu me comprendre, Bernard, s'il m'avait été permis de vous dévoiler des secrets dont je puis aujourd'hui seulement vous faire connaître la plus grande partie, la malheureuse Clémence n'eût point fait naître l'amour dans votre ame, et n'en eût point peut-

être elle-même connu tous les transports.... Je suis bien jeune, Bernard, eh bien! j'ai déjà connu tous les degrés du malheur. Proscrite, fugitive, je n'ai vécu que de larmes et de désespoir. Pour sauver les jours de mes parens, à quinze ans je devins l'épouse d'un monstre. Un fils fut le fruit de cette exécrable union, et l'objet de ton amour, Bernard, est déjà veuve et mère ». Alors Clémence, dans un récit rapide, lui dévoila tous les secrets que Lautrec lui avait permis de déposer dans le sein de Bernard; et, en le terminant, elle versa un torrent de larmes, et chercha à dégager sa main de celles de Bernard....

Celui-ci pleurait aussi, mais c'était d'admiration et d'amour. Pendant le récit de Clémence, mille passions l'avaient ému tour-à-tour ; mais surtout il avait paru transporté de fureur contre les persécuteurs de Clémence. Souvent on eût dit qu'il voulait l'interrompre, et qu'il était instruit de quelques-uns des faits qu'elle racontait. Dans d'autres instans il paraissait agité par le tourment du remords ; d'autres fois, il frémissait d'horreur et de désespoir ; enfin toutes les sensations qu'éprouvait Clémence passaient dans son ame, et lorsque Clémence eut fini son terrible récit, Bernard, reportant avec respect ses lèvres sur

cette main qu'il n'avait point quittée : « Femme étonnante, lui dit-il, c'est moins encore l'amour que la vénération qui me font retomber à tes pieds.... Quels sublimes efforts de piété filiale et d'héroïsme !.... Ton amant n'a qu'une crainte, c'est de n'être pas assez digne de toi.... Divine Clémence, se peut-il qu'un cœur comme le tien ait daigné devenir sensible à l'amour d'un homme, hélas ! bien loin de t'égaler..... d'un homme qui peut-être, dans le monde corrompu où il vivait, fut aussi coupable que tu fus sublime par ta vertu.... Ah ! loin de craindre, Clémence, que les aveux que tu viens de me faire n'altèrent mon

amour.... c'est à toi à me rassurer, c'est à toi à me dire que tu daignes encore descendre jusqu'à moi. T'adorer, te respecter, te servir, voilà mon vœu, voilà mon devoir. C'est à toi à être indulgente pour Bernard. C'est à toi à encourager mon amour tremblant et timide. Daigne, Clémence, daigne me dire que tu m'aimes, daigne me le dire, sinon je m'en croirai indigne ». Un serrement de main, bien plus tendre que les autres, fut encore toute la réponse de Clémence, qui leva sur Bernard des yeux pleins d'amour, et presque de reconnaissance..... Alors Bernard, se relevant avec enthousiasme : « Dieu du ciel et de

la terre, s'écria-t-il, c'est devant toi que je jure à Clémence d'être à elle pour la vie, de n'avoir de pensées que pour son bonheur, et de consacrer tous mes jours à réparer ses maux.... et si jamais tu lui rends ce fils qu'elle regrette.... je jure par elle et par toi d'être son père.... Il sera mon fils, ses ennemis seront les miens, et mon existence sera consacrée à cette femme céleste et à cet enfant chéri ».

Clémence, entraînée par l'enthousiasme de Bernard, lui tendit les bras, se cacha sur son sein, et le serrant avec transport : « O généreux Bernard, s'écria-t-elle, Clémence t'aime, Clémence t'adore,

Clémence est à toi pour la vie..... O mon père, quel torrent de félicité attendait votre trop heureuse fille!... Demain, Bernard, je veux te conduire dans ses bras; je veux qu'il te bénisse; je veux qu'il embrasse son fils.... l'époux adoré de la fortunée Clémence ».

C'est ainsi que la passion, occupant toutes les facultés de l'ame de cet être sensible, effaçait de son cœur ses longs et pénibles souvenirs, pour la rendre toute entière au bonheur le plus vif et le plus pur. Le lendemain, quelques couples voisins, enchantés du bonheur de Bernard, s'étant chargés de la garde du troupeau, Clémence et son amant

descendirent la montagne, et tous les deux dans les bras de Lautrec, de Béatrix, et de la bonne veuve, reçurent leurs plus tendres bénédictions et la confirmation de leur bonheur. La mère de Bernard était trop pressée d'assurer cette union si long-temps desirée, pour s'exposer à la différer. Deux jeunes orphelins allèrent occuper le châlet abandonné, avec promesse de la moitié des produits du troupeau; et l'hymen de Clémence et de Bernard fut promptement célébré dans la paroisse du hameau. La bonne veuve était ivre de joie; Lautrec et Béatrix pleuraient d'attendrissement et de plaisir, et jamais deux époux

n'avaient été si fortunés que l'étaient le fils de la veuve et la fille de Lautrec. Clémence voulut revoir les couples de la montagne et cet heureux châlet, qu'elle avait habité trois mois avec le respectueux et tendre Bernard. Les fleurs y étaient encore, et ma chronique prétend que Clémence ne les revit pas sans une vive émotion, et que cette émotion fut toute au profit de l'amour; car dans de pareils momens, le cœur sent bien qu'il doit beaucoup plus à l'amour qu'à l'hymen. Cet hymen n'est qu'un mot, l'amour est tout, et par lui chaque faveur ajoute un prix à celle qui doit suivre. Quoi qu'il en soit, mon chro-

niqueur, qui calcule beaucoup, prétend avoir trouvé des rapports entre ce voyage au châlet et la naissance d'un frère d'Amable, dont Clémence fut parée le printemps suivant. Je ne me permettrai pas de le suivre dans ces détails singuliers; copiste fidèle, je me borne à rapporter les faits.

Ces faits n'ont qu'un intérêt doux et tendre, pendant tout le temps que Clémence habita la vallée avec son heureux époux. Les soins réciproques des meilleurs parens et des meilleurs enfans, le charme de l'union la plus fortunée, les douces mœurs, les faciles travaux de la vallée, les jouissances vives d'un

hymen commandé par l'amour, et qui effaçait tous les souvenirs pénibles de Clémence, la loyauté, l'esprit, l'amour délicat et toujours croissant de Bernard, tout fit du temps qui suivit son mariage, un temps de délices et de félicité. Bernard seulement paraissait quelquefois fortement préoccupé. Souvent, s'écartant avec la bonne veuve, on remarquait qu'il lui parlait avec action, et qu'il ne la quittait pas sans trouble; mais une caresse de Clémence dissipait rapidement ces nuages. Celle-ci n'attacha point d'importance à ces légères inégalités, dont elle ne souffrait pas, et dont certainement elle était loin de se

croire l'objet. La naissance d'un fils, de ce frère d'Amable, dont ma chronique a déjà parlé, vint ajouter au bonheur de Clémence et aux transports de Bernard. Elle ne le priva point du sein maternel, et Bernard couvrait à-la-fois de baisers son épouse et son fils. Quelquefois cependant, dans ces momens délicieux, des larmes coulaient des yeux de Clémence, et le souvenir pénible d'Amable venait se joindre aux douces sensations de son cœur.. « Hélas ! disait-elle à Bernard, si tu étais moins généreux, je te cacherais mes regrets; mais, mon ami, tu m'as promis d'être le père d'Amable; mes larmes ne t'offensent point...

Pauvre Amable ! sans doute tu es bien, notre généreux protecteur veille sur ta destinée, mais ses soins peuvent-ils valoir ceux d'une mère? Pourquoi ne me le rend-il pas?.... pourquoi.....». Alors Bernard, qui cherchait toujours à distraire Clémence des sentimens tristes qui pouvaient lui rendre la mélancolie qu'il avait bannie de son cœur.... lui répondait, en lui cachant son trouble : « Pourquoi t'inquiéter, ma tendre amie ? ton protecteur inconnu sait bien sans doute ce qu'il te faut. S'il pouvait te rendre Amable sans danger pour toi ou pour lui, crois-tu qu'il ne le ferait pas?... Après toutes les preuves de zèle

qu'il t'a données, peux-tu douter de lui? — Tu as raison, mon ami, répondait Clémence; mais aujourd'hui, qui peut le retenir, qui peut l'empêcher de se faire connaître lui-même?.... Ne sommes-nous pas hors des états et du pouvoir de nos tyrans? — Peut-être que non, répondait Bernard.... peut-être le secret de ton véritable nom est-il la seule cause de ton salut et de celui de tes parens..... Peut-être en se faisant connaître t'exposerait-il, ou s'exposerait-il lui-même. J'ignore si je devine juste, mais tout cela est facile à présumer..... Et puis, que sais-je! peut-être a-t-il des raisons pour rester toujours ignoré..... nous ne

pouvons les connaître..... S'il appartenait à tes persécuteurs, s'il t'avait offensée lui-même...? — Oh! s'écria Clémence, il aurait tout réparé en sauvant mes parens»! Alors Bernard se troublait; une agitation vive, qui n'échappait point à Clémence, la forçait à changer bien vîte le cours de ses idées; et Clémence, craignant d'avoir affligé son époux en lui parlant d'objets étrangers, et même contraires à son amour, s'efforçait de reprendre un visage serein et caressant, et d'arrêter l'espèce de chagrin jaloux auquel elle attribuait le trouble de Bernard. «Que je suis folle, ajoutait-elle en l'embrassant, de te parler

toujours de ce que tu ne peux savoir !.... Va, mon ami, n'en sois point jaloux, tu m'as donné plus de bonheur qu'il n'en faut pour effacer tous mes malheurs passés ; et si je pleure l'absence d'Amable, c'est que c'est un objet de plus que ta générosité te ferait aimer ».

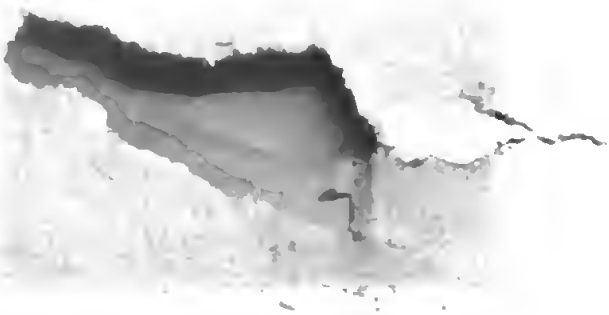
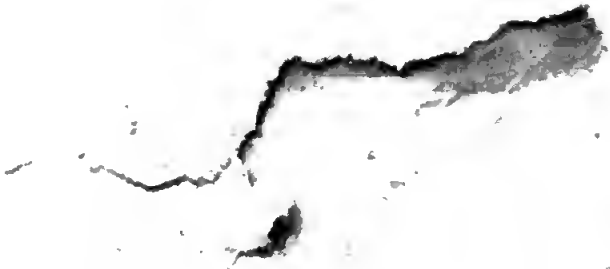
La bonne veuve, qui semblait toujours deviner ces momens de retour à la tristesse, ne manquait jamais d'arriver à point nommé pour les interrompre et les distraire, et aidait Clémence à détruire promptement dans Bernard l'impression imprudemment produite. Le calme renaissait, et ces inégalités passagères n'altéraient

point le bonheur de nos intéressans époux.

Deux années se passèrent ainsi, sans qu'aucun mélange d'inquiétude ou de peine vînt troubler ce bonheur ; mais, hélas! le destin cruel avait déjà marqué le terme de cet état trop heureux pour être long. Déjà, depuis l'arrivée de Lautrec dans la vallée, la fête du printemps s'était trois fois renouvelée, lorsque l'infortunée Clémence, qui n'était pas à la fin de ses malheurs, en éprouva de plus affreux peut-être que tous ceux qu'elle avait déjà soufferts. Ici j'ai besoin de courage pour continuer un récit qui va ravir Clémence aux délices qu'elle avait

trouvées dans la vallée.... Cette pauvre Clémence excite en moi un si doux intérêt, que je maudis l'imprudente curiosité qui m'a fait suivre ma cruelle chronique au-delà de l'heureux val d'Andorre. Je regrette bien de n'avoir pas fermé le manuscrit dans cet endroit; j'aurais pu supposer au moins que Clémence y avait fini ses longs jours dans la paix et le bonheur.... mais, hélas! au lieu de cette heureuse chimère, je suis obligé de me livrer à la triste vérité, et copiant malgré moi ma chronique toute entière, il faut que je suive Clémence, il faut que je vous la montre au milieu de ses nouvelles infortunes. Ah! plaignez-

moi, mes amis; et si vous m'en croyez, sautez quelques feuillets, et courez bien vîte au dénouement; ou plutôt, si vous ne craignez pas le récit d'événemens cruels, bien romanesques, bien bizarres, mais de la plus exacte vérité; si des faits que les mœurs d'alors ne rendaient que trop ordinaires, et dont les chroniques du temps nous fournissent mille exemples, ne vous effrayent point trop, suivez-moi, suivez Clémence, et voyez par combien d'épreuves elle fut encore obligée de passer.

FIN DU TOME PREMIER.

548227